1

7e Vol.?

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

LE 14 NOVEMBRE 1810.

DEPUIS

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE

PARIS JUSQU'AU 1er NOVEMBRE 1810.

BS. 18B. 2. (1-3) (1

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

TENUE LE 14 NOVEMBRE 1810,

POUR LA RENTRÉE DES ÉCOLES;

ET

DISCOURS

PRONONCÉS PAR M. J. J. LEROUX

ET PAR M. SUE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine.
1810.

3/8332

EXTRAIT

Du Registre des délibérations de la Faculté de Médecine de Paris.

Séance publique du 14 *novembre* 1810.

En présence de Son Excellence M.gr le Grand-Maitre de l'Université impériale, qui a présidé la séance, en présence du Conseil de l'Université, en présence du Prince Kourakim, Ambassadeur de Russie près Sa Majesté l'Empereur et Roi, en présence des Maire et Adjoints de la Municipalité du onzième arrondissement, des Membres de la Société de l'Ecole de Médecine, et d'un concours nombreux d'Elèves : l'assemblée des Professeurs tient une séance publique et solennelle pour la distribution des prix de l'année 1810, et l'ouverture des cours de l'année scolaire 1811.

Son Excellence le Grand-Maitre ouvre la Séance à une heure.

M. Leroux, Professeur de Clinique

interne et Doyen par *intérim* (1), prononce un discours.

M. Sue, Professeur de Médecine légale et Secrétaire de la Faculté, en prononce un autre, avant de proclamer les noms des Elèves qui, dans les trois classes de l'Ecole pratique, ont mérité des prix.

M. le Doyen proclame ensuite les noms des Elèves de la Clinique interne, Membres de la Société d'Instruction médicale, qui ont obtenu les médailles fondées par M. le Baron *Corvisart*, premier Médecin de Leurs Majestés Impériales et Royales, Professeur honoraire de Clinique interne, etc., etc.

La Séance est terminée par la proclamation des noms des Elèves sages-femmes qui, dans les concours arrêtés par la Faculté, ont mérité le prix et deux *accessit*.

Tous les prix et médailles ont été délivrés aux Elèves par Son Excellence le Grand-Maitre de l'Université, qui a levé la séance à deux heures et demie.

(1) M. Leroux a été nommé définitivement, le premier décembre 1810, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, en remplacement de M. Thouret, décédé.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J. J. LEROUX.

MONSIEUR LE GRAND-MAITRE,

MONSIEUR LE TRÉSORIER, MESSIEURS LES CONSEILLERS ET INSPECTEURS DE L'UNIVERSITÉ,

MESSIEURS LES PROFESSEURS DE LA FACULTÉ;

MESSIEURS,

L'ancienne Faculté de Médecine n'existait plus, le Collége, l'Académie de Chirurgie étaient détruits; les Maîtres dans l'art de guérir n'avaient plus de point de réunion, les Connaissances plus de dépôt central, les Élèves plus d'écoles, plus d'instruction.

Deux hommes ayant des vues libérales, unis pour

faire le bien, portant jusqu'à l'enthousiasme l'amour de la science, l'amour sacré de l'humanité : MM. *Fourcroy* et *Thouret*, forment le projet d'élever un nouveau temple à la médecine.

Ils déploient un grand courage contre les obstacles qui naissent et de la position politique de la France, et d'une résolution prononcée de tout détruire, et de ne rien édifier. Ils combattent le présent par l'exemple du passé, l'ignorance par les lumières, les sophismes par une saine logique. Ils déjouent les intrigues, ils triomphent de l'indifférence par l'activité, des jalousies par la constance, de la mauvaise foi par la droiture; ils forcent l'intérêt personnel à céder à l'intérêt public : enfin les Écoles de Médecine sont établies sur les débris de ces Compagnies célèbres dont le souvenir imprime le respect et l'admiration. Mais comme il n'y a qu'un art de guérir, on n'établit que des Écoles de Médecine dans lesquelles toutes les parties de la science et de l'art furent enseignées.

Ces Écoles spéciales ont été remplacées par les Facultés. Leur régime n'a éprouvé de changemens que ceux qui étaient indispensables pour les mettre en harmonie avec les lois données à l'Université impériale.

En moins d'un an la mort frappe les deux fondateurs des Écoles de Médecine ; elle enlève à la Faculté son *Fourcroy*, son *Baudelocque*, son *Thouret*; elle choisit d'autres victimes parmi les médecins de la capitale,

Jeanroy, *Geoffroy*, *Maloët* terminent leur carrière.

Dois-je me contenter de leur payer un vain tribut d'éloges ? Mon devoir, jeunes Elèves, est de vous les offrir comme des modèles à suivre. Vous trouverez en eux; savans illustres, professeurs éloquens, écrivains distingués, administrateurs habiles, praticiens célèbres.

Son Excellence le Grand Maître, le Conseil de l'Université, mes Collègues réunis, permettent que je m'adresse à vous, à vous seuls.

Je ne vous tracerai point l'histoire de *Fourcroy*, de *Baudelocque*, de *Thouret;* je ne les considérerai que dans leurs rapports avec la Faculté, avec l'instruction, avec la médecine; je serai simple narrateur de faits, et ces faits vous fourniront des exemples de tout ce qui peut élever votre ame, vous disposer aux actions louables, vous inspirer l'ambition la plus noble, vous apprendre à faire le bien.

Vous les avez connus, ces Professeurs que nous regrettons, vous avez partagé notre douleur, vous avez arrosé leur tombeau de larmes sincères, vous chérissez leur mémoire, vous brûlez de les imiter.

N'allez point vous abuser sur vos moyens, tâchez de reconnaître de bonne heure à quoi vous êtes appelés par la nature, ce que vous devez espérer des circonstances dans lesquelles vous êtes placés.

Jeune homme! êtes-vous doué d'une conception vive,

d'une mémoire très-étendue ; éprouvez-vous le besoin de vous instruire ; avez-vous fait preuve de discernement ; vos idées se classent-elles avec ordre, avec netteté ; possédez-vous le don précieux de les énoncer avec facilité, avec grâce ; sentez-vous ce feu dévorant qui tourmente un jeune cœur, cette surabondance d'imagination qui s'élève même au-delà du possible, ce courage ardent et opiniâtre qui ne reconnaît point de difficultés invincibles, point d'études rebutantes : ce courage qui fait conquérir la science ? prenez *Fourcroy* pour modèle.

Fourcroy (1), sortant à peine de l'adolescence, embrasse à la fois presque toutes les sciences relatives à l'art de guérir ; mais dans tout ce qu'il étudie, il met un ordre admirable, il emploie une méthode sûre, il distingue et partage les saisons qui conviennent à certains genres de travaux, il distribue son temps avec intelligence : ses études sont encore plus pratiques que spéculatives.

La botanique lui devient familière par son assiduité au Jardin des Plantes et aux herborisations. Il médite les systèmes de *Tournefort*, de *Linnée*, la méthode de *Jussieu ;* il se compose un Herbier considérable, en même temps il fait une précieuse collection d'insectes des environs de Paris.

Se livre-t-il à l'histoire-naturelle, à l'anatomie comparée, *Buffon*, *Daubenton*, *Wallerius*, *Linnée*, lui ouvrent leurs trésors ; il fréquente le Muséum ; il examine,

il observe les animaux vivans; les squelettes, les pièces préparées sont mis à contribution; les échantillons des cabinets sont comparés; *Fourcroy* acquiert d'immenses connaissances en minéralogie, en zoologie.

Elève chéri de *Vic-d'Azir*, c'est avec lui, c'est dans son amphithéâtre, c'est le scalpel à la main, c'est en préparant les leçons de ce grand maître qu'il apprend l'anatomie; c'est en faisant avec lui les recherches les plus intéressantes, les plus minutieuses, les expériences les plus exactes sur les animaux vivans; c'est en profitant des réflexions de ce savant, c'est en les étendant qu'il devient physiologiste; c'est encore avec *Vic-d'Azir* qu'il étudie la pathologie et l'art opératoire.

Ce qui aurait absorbé tous les instans d'un autre élève, ce qui aurait épuisé tous ses moyens, ne peut remplir les longues journées de *Fourcroy*, ne peut satisfaire ni son avide curiosité, ni le desir qu'il a de savoir, afin de se faire un jour de justes droits à la renommée. La chimie va l'occuper; il en ajoute l'étude à ses autres études. Les leçons de *Bucquet* ouvrent à son ame une nouvelle existence, enflamment son génie. Il est admis dans le laboratoire de ce Professeur; il le suit dans les diverses opérations de chimie; il le seconde dans ses travaux: ses vœux sont remplis; le sanctuaire de la science est ouvert à ses yeux, les secrets de la nature lui sont dévoilés.

Fourcroy ne ressemble point à l'insecte éphémère et brillant qui touche à peine les fleurs autour desquelles

il voltige ; c'est une abeille vigilante et laborieuse qui s'arrête et butine sur toutes les fleurs, et sait faire un utile emploi de ses récoltes abondantes. Il faisait l'extrait de tous les cours qu'il suivait, notait ses propres réflexions, revenait souvent sur les mêmes objets ; il se pénétrait de la doctrine de ses maîtres, il se l'appropriait; il faisait avec ses condisciples des conférences instructives : c'est ainsi qu'il préludait à ces savantes leçons qui ont marqué son rang parmi les Professeurs les plus éloquens du siècle.

Lorsqu'il eut fini son cours d'études, il savait parfaitement ce qu'il avait appris ; il était déjà savant dans l'âge où la plupart des hommes se placent sur les bancs de l'école ; mais, lorsqu'il voulut se livrer à l'instruction des élèves, il fut long-temps incertain s'il ne choisirait pas l'anatomie et la physiologie ; la chimie eut la préférence.

Mon intention n'a jamais été de m'appesantir sur les premières années de notre collègue ; si je vous ai dit de quelle manière il fit ses études, c'était pour vous offrir un beau modèle à suivre. Il est temps de voir *Fourcroy* recueillant les fruits de son instruction, développant des talens qu'il devait à un travail aussi opiniâtre que facile, à de vastes conceptions, à des réflexions profondes.

Je ne toucherai point à ce qui appartient à l'histoire, je ne le peindrai point s'élançant dans la carrière politique, je ne rappellerai point qu'on lui dut en grande

partie les succès brillans de nos armées, parce qu'il avait indiqué les moyens de se procurer avec promptitude le formidable aliment de l'artillerie ; je ferai seulement remarquer dans le législateur qu'il ne s'est occupé que d'objets d'une grande utilité, d'objets relatifs aux sciences. Je ne parlerai point du Conseiller d'Etat, du Directeur général de l'Instruction publique ; je ne prendrai dans les grands emplois qu'il a exercés que ce qui peut vous intéresser.

Si nous considérons *Fourcroy* du côté de la science, nous sommes forcés de reconnaître en lui plusieurs hommes d'un mérite éclatant. Les honneurs, les titres furent la récompense des services qu'il avait rendus ; mais le titre auquel il attachait le plus d'honneur, c'est celui de médecin. Son desir le plus constant fut de contribuer à l'avancement, au perfectionnement de la médecine, en éclairant la physiologie par la chimie, en procurant à la thérapeutique des médicamens moins nombreux, mieux préparés et plus efficaces.

Notre Collègue a fait, pendant plus de trente ans, des cours particuliers et des cours publics au Jardin des Plantes, au Lycée, aujourd'hui l'Athénée, à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole de Médecine ; la foule innombrable de ses auditeurs, de ses admirateurs, dit assez quels étaient ses talens comme Professeur de chimie.

Mais devait-il tout l'éclat dont il brillait à sa seule éloquence ? Suivons cet homme laborieux dans ses études continuelles ; suivons-le dans ses liaisons in-

times avec *Lavoisier* (2), avec *Bertholet ;* voyons avec quelle constance il s'instruisait de toutes les découvertes ; avec quelle sagacité, quelle profondeur il analysait les ouvrages nouveaux ; avec quel esprit de critique il faisait un choix et s'emparait de ce qui était bon. Pénétrons dans son laboratoire ; voyons-le répéter, soit seul, soit avec *Vauquelin*, toutes les expériences, en faire de nouvelles, lier les unes et les autres à la doctrine qu'il enseignait ; et nous aurons alors le secret de cet art qui étonnait dans ses leçons.

Si l'on demande un jour par quelles mains, à une époque où la barbarie menaçait de couvrir la France de ses ténèbres, fut conservé le dépôt des sciences, qui conçut la première idée des Écoles Normales, par qui le Muséum d'Histoire naturelle fut préservé de sa ruine, par qui furent créés l'École polytechnique, l'École des Mines, les Lycées ; enfin qui eut le plus de part à l'établissement des Écoles spéciales, particulièrement des Écoles de Médecine? dans les Académies, dans les hôpitaux, dans les armées, sur tous les points de l'Empire, des milliers de voix répondront, et nommeront *Fourcroy*.

Le temps me presse, je ne vous lirai point la liste de ses nombreux travaux, de ses savans écrits (3) ; mais j'ajouterai : *Fourcroy* était essentiellement bon et obligeant (4); son ame ardente et fière était sensible à l'injustice, mais il savait pardonner l'offense : il la

regardait comme une erreur, il se réconciliait sincèrement ; il servait avec générosité, avec empressement ceux mêmes qui l'avaient offensé, lorsqu'il les savait dignes de son attachement.

Jamais il ne connut la basse jalousie, jamais il ne refusa son suffrage au mérite ; et, ce qui donne la mesure de son cœur, M. *Vauquelin*, son élève, s'est placé, dans l'ordre des grands chimistes, au moins sur la même ligne que lui, et *Fourcroy* ne vit jamais en lui un rival ; il fut son ami le plus tendre, le plus fidèle ; il l'aima jusqu'au moment où il expira dans ses bras.

Je viens de présenter à votre admiration, à votre émulation, un de vos Professeurs auquel la nature avait prodigué les dons de l'esprit, du génie, de l'éloquence, qu'elle avait organisé avec un tel soin, qu'il devait être un homme très-distingué, quelque carrière qu'il eût parcourue ; chez lequel des circonstances favorables, une heureuse éducation secondaire, de grands exemples avaient développés de bonne heure le besoin de l'étude, la passion de la science, l'ambition d'un nom illustre : je dois maintenant, jeunes Elèves, offrir à vos regards un autre Professeur digne de vos regrets, M. *Baudelocque* (5). Vous apprendrez qu'avec des dons différens, en suivant une route opposée, on peut arriver également à une grande réputation.

Baudelocque avait de la mémoire, du jugement, de la disposition à s'instruire ; il mit dans ses études de

l'application, de la constance, je dirais presque de l'obstination ; il eut le bon esprit de les rapporter toutes à un objet unique ; il se dit à lui-même : Je veux être le premier accoucheur, il le devint.

Hippocrate, *Galien*, *Arétée*, *Celse*, *Paul d'Egine*, chez les anciens; *Lamothe*, *Dewinter*, *Smellie*, *G. Hunter*, *Levret*, parmi les modernes, semblaient avoir épuisé tout ce qu'il y avait à faire et à dire sur l'art des accouchemens.... *Solayrès* ouvre une carrière nouvelle.... la mort l'enlève, et tout ce que cet homme de génie avait créé était perdu, si *Baudelocque* n'eût recueilli son précieux héritage.

Baudelocque, encore jeune, avait déjà toute la maturité de la raison : il sentit qu'il n'y avait aucune gloire à acquérir pour celui qui se contentait du manuel des accouchemens ; il voulut embrasser toutes les connaissances qui avaient rapport à l'art qu'il allait exercer : il devint bon anatomiste, habile chirurgien ; il étudia toutes les maladies des femmes qui ont une liaison intime avec la menstruation, avec la gestation, avec l'accouchement, avec ses suites ; il apprit également à connaître les maladies des enfans. C'est alors qu'il commença à faire des cours sur l'art dont il a reculé les bornes, qu'il a pratiqué avec des succès si constans.

Baudelocque, dans ses leçons, n'avait point cette éloquence brûlante mais véritable de *Fourcroy* ; il était également loin de ce clinquant que des esprits faux et

légers prennent pour de l'éloquence; il ne cherchait point à entraîner ses auditeurs par des pensées souvent plus hardies qu'ingénieuses, par des phrases ambitieuses, par des expressions recherchées; son élocution était simple et grave comme les sujets qu'il traitait. Il n'enflammait point l'imagination, il n'excitait point l'enthousiasme, mais il commandait le respect et l'attention; il ne faisait point de sectateurs, mais il formait des élèves instruits, il leur inspirait le goût du travail, l'amour de l'art; il en faisait des accoucheurs recommandables, ou des sages-femmes utiles.

Portons les yeux sur *Baudelocque* pratiquant les accouchemens. Je ne donnerai point la liste des femmes d'un nom illustre qui lui ont accordé une confiance absolue qu'il méritait si bien. Souvent le hasard, j'oserai dire l'intrigue, la mode même, établissent seuls la réputation; mais ce qui assure la gloire de *Baudelocque*, c'est quarante années de travaux; c'est l'estime que ses confrères ont conservée pour lui jusqu'au dernier moment de sa vie; c'est l'opinion si honorable que les étrangers avaient de son habileté; c'est enfin le suffrage unanime de tous les jeunes médecins qui sont en même-temps et les élèves et les juges de leurs Professeurs. Ses connaissances profondes, son coup-d'œil prompt et juste, sa longue expérience, la sûreté de son toucher, son adresse dans l'art opératoire étaient si généralement reconnus, qu'il était

consulté dans tous les cas embarrassans, et sa décision avait en quelque sorte force de loi ; qu'il était appelé dans tous les accouchemens difficiles, et des milliers d'individus lui doivent la conservation de leur existence.

Et cet homme que la fortune avait favorisé, cet homme que la calomnie a osé attaquer, se faisait un devoir, se faisait un plaisir de donner les soins les plus assidus, les plus délicats aux femmes infortunées que le besoin réunit à l'hospice de la Maternité. Les temps les plus rigoureux, la saison des frimas, les chaleurs excessives de l'été ; les infirmités dont il fut accablé au commencement de la vieillesse, rien ne put jamais ralentir son zèle, diminuer son exactitude.

Les talens reconnus de *Baudelocque* lui avaient procuré une vie utile et glorieuse ; son ambition était satisfaite ; il était sans contredit le premier accoucheur de son siècle. Ses nombreux élèves en France, chez l'étranger, conservaient un tendre respect pour leur maître ; ils l'auraient fait survivre à lui-même pendant un certain nombre d'années ; le souvenir de son mérite éminent se serait conservé. Dans quelques écrits sur les accouchemens, on aurait cité un professeur aussi célèbre, un praticien aussi distingué..... *Baudelocque*, jugeant qu'une simple tradition, que des extraits de ses leçons ne feraient connaître qu'imparfaitement sa doctrine, a transmis son nom à la postérité dans des ouvrages, dépositaires du fruit de

ses travaux et de ses utiles méditations. Ces monumens attesteront combien il était digne de la vénération de ses contemporains, combien il a de droits à la reconnaissance de nos neveux (6).

Jeunes élèves, plusieurs carrières honorables vous sont ouvertes; celle qu'a parcourue M. *Thouret* est une des plus pénibles. Dès ses premières années, il avait fait preuve d'une grande vivacité d'esprit, de conception, de mémoire, d'aptitude à la science; il s'était de bonne heure accoutumé à classer nettement ses idées, à bien ordonner son instruction; il faisait plus de cas de connaissances précises et choisies, devenues sa propriété, que d'une érudition immense, mais peu profitable, faute de liaison et d'ensemble. Si vous possédez les mêmes avantages, comme lui descendez dans l'arène, comme lui vous en sortirez vainqueurs.

Thouret (7) aurait pu se faire un nom dans l'exercice de la médecine; des circonstances particulières l'entraînèrent vers la science difficile de l'administration; il avait tous les talens nécessaires pour y réussir; il s'y livra, il y obtint des succès.

Thouret avait fait une étude réfléchie du cœur humain; il en avait sondé les profondeurs; il connaissait le monde, il connaissait son siècle. Il était doué de ce tact fin et sûr, nécessaire pour juger les hommes en place et ceux qui les entourent, pour apprécier ceux avec lesquels il avait des relations intimes et journalières. Il était capable de former un plan vaste

et d'en embrasser les détails ; il savait en assurer la réussite par des mesures bien prises.

Comme Directeur, comme Doyen, il a toujours été l'intermédiaire entre le Gouvernement et l'Ecole, entre l'Université et la Faculté. Il distinguait ce qu'il devait aux uns et aux autres, ce qu'il devait à ses collègues, ce qu'il devait à sa place, ce qu'il se devait à lui-même.

Il savait qu'il était le chef de la Faculté, mais qu'il était son administrateur, son comptable. Il semblait ne voir, dans les services qu'il lui avait rendus, que l'obligation de lui en rendre de nouveaux. Il s'était tellement pénétré de ses devoirs, tellement identifié avec la Faculté, qu'il est impossible d'avoir une pensée sur les qualités du Doyen sans qu'elle se rapporte à *Thouret.*

Notre Doyen était capable d'un travail assidu ; il passait facilement d'un objet à un autre. On lui reconnut, dans toutes les occasions, de l'ardeur pour concevoir, ou pour adopter un projet utile ; un esprit de calcul, une tête froide pour le mûrir ; de la pénétration dans le choix des moyens, une activité infatigable dans l'exécution. Nous l'avons vu tantôt l'emporter par la force du raisonnement, tantôt réussir par la persuasion ; quelquefois attendre du temps, du calme des passions ; employer à propos la force d'inertie, si puissante en affaires, ou la vaincre chez les autres.

Lorsqu'il se présentait des obstacles imprévus, il trouvait des ressources pour en triompher: il opposait la patience, la résignation aux dégoûts dont on abreuve à plaisir ceux qui entreprennent de faire le bien.

En traitant les affaires, le Doyen s'était fait une loi de ne jamais s'écarter des règles de la justice; jamais il ne mettait la passion à la place de la raison; il était habile à découvrir le secret des autres, mais impénétrable dans ses desseins; il possédait la véritable discrétion également éloignée de l'abandon, souvent nuisible, et de la duplicité toujours condamnable; il pouvait, dans tous les cas, paraître ce qu'il devait être, ce qu'il voulait être.

Thouret possédait ces formes agréables, cet usage du monde qui ne manquent jamais de plaire, et préparent souvent des succès importans. Il avait dans le caractère de la fermeté sans rudesse, de la résolution sans obstination; il connaissait l'art de ne point heurter de front; il savait avoir l'air d'abandonner un projet quand il ne faisait que l'ajourner.

Quel homme en place pourrait se flatter de savoir mieux que *Thouret* quand il doit se décider seul, et quand il doit s'appuyer de sages conseils; quand il se suffit à lui-même pour l'exécution, et quand il a besoin d'appui; quand il peut espérer d'enlever une délibération, et quand il est nécessaire de préparer les voies; quand il doit commander et quand il faut

persuader, engager, prier; enfin quand il faut agir, et quand il faut rester en repos ?

Il avait établi dans ses affections une sorte de classification : il plaçait en tête l'Art de guérir; tout était sacrifié à ce grand intérêt. La Faculté venait ensuite; il en avait fait son idole chérie; il exerçait une surveillance active sur les cliniques de l'Ecole, sur toutes les parties de son enseignement, sur ses laboratoires, sur sa bibliothèque, sur son muséum, sur son école pratique, sur la Société de la Faculté. Nul ne présentera jamais des comptes plus en règle que ceux qui furent rendus par *Thouret*.

Immédiatement après la Faculté, les Professeurs prenaient leur rang. Il voyait dans chacun de nous un collègue respectable. Il nous connaissait bien; il appréciait parfaitement l'esprit général, il saisissait toutes les nuances particulières; il savait mettre en mouvement le corps entier, exciter le zèle de chacun des membres, et nous encourager à remplir nos devoirs, à contribuer à l'avantage commun; il n'offensait personne, soit qu'il fit des représentations, soit qu'il refusât des demandes : il attachait un grand prix à maintenir entre nous l'union, la concorde, à donner à nos rapports mutuels toutes les formes de l'amitié.

A côté de ses collègues, le Doyen, en consultant son cœur, trouvait les Elèves; il voyait en eux des enfans de la Faculté; il les portait dans son sein; il était

fier de leurs succès, il jouissait de leurs triomphes. Ce jour qui nous rassemble, ce jour solennel que l'on peut appeler la fête de la Faculté, cette distribution des prix dont il avait déterminé la fondation, était pour lui le plus beau jour de l'année, surtout quand les prix de l'Ecole n'étaient que le gage de ceux que le Gouvernement accordait aux élèves qu'elle avait couronnés.

De quelle satisfaction il jouissait en voyant le nombre prodigieux de savans médecins, de chirurgiens habiles sortis de ces Ecoles, pour aller exercer leur art, soit dans les départemens de la France, soit dans le service de santé militaire.

Avec quelle affabilité, quels égards n'accueillait-il pas nos confrères étrangers à la Faculté! Partout on reconnaissait la supériorité de ses talens, partout il se faisait des partisans, des admirateurs; les grands l'invitaient avec estime, avec considération; ses égaux le recevaient avec plaisir; ses amis le chérissaient tendrement.... Il avait des amis, d'anciens et bons amis; il en était digne; il les servait avec une franchise remarquable, avec une activité singulière; il avait dans son attachement une constance à toute épreuve.

Il ne me conviendrait point de vous entretenir de *Thouret Tribun, Législateur, Administrateur des hôpitaux, Conseiller de l'Université;* je ne vous dirai rien de ses travaux sur la Vaccine, cette admirable découverte, ce présent du ciel fait à l'humanité; je tairai les ser-

vices qu'il a rendus dans le Conseil de Salubrité, établissement trop peu connu, et l'un des plus intéressans pour la capitale et pour tout le département de la Seine; je passerai sous silence ce qu'il a fait dans la Commission pour l'examen des mémoires sur le croup envoyés au concours; je ne le présenterai point à vos regards comme médecin, quelque éloge que je pusse en faire (8); je ne le louerai point d'avoir fait avec tant de courage les exhumations du cimetière des Innocens, d'avoir alors tant de fois et pendant si long-temps risqué sa vie.... il s'est montré digne du titre qu'il portait. Quel est le médecin qui n'expose pas ses jours au milieu des épidémies, dans les camps, dans les prisons, dans les hôpitaux, partout où la contagion porte ses ravages, où la mort poursuit ceux qui se dévouent au soulagement des malades? Quelle liste j'aurais à vous présenter de ces hommes généreux, depuis *Hippocrate*, dans la fameuse peste d'Athènes, jusqu'à la peste de Marseille; jusqu'à l'épidémie dont M. *Maret*, de Dijon, fut victime; jusqu'à nos jours, où nos confrères ont défié, ont provoqué la maladie, ont bravé la mort, soit en Égypte ou en Syrie, soit en Europe, dans les campagnes glorieuses de nos armées, ou dans les hôpitaux de la France, lorsque des prisonniers traînaient après eux des maladies terribles et contagieuses.

Je me permettrai seulement de vous rappeler que la vie de notre Directeur fut une suite de combats soutenus pour l'intérêt de la médecine, pour l'intérêt de la

Compagnie dont il était le chef. Notre Doyen nous est enlevé au moment où, tranquille sur le sort de la Faculté, il pouvait se promettre plus de repos, il pouvait jouir de son ouvrage. Depuis long-temps nous craignions pour les jours de *Fourcroy*, pour ceux de *Baudelocque*; la mort de *Thouret* a été inopinée. Plaignons la Faculté, elle a perdu son Doyen ! son Doyen, qui avait obtenu de chacun de nous une estime profonde, une reconnaissance sans bornes, un attachement inaltérable qui le suit au-delà du tombeau !

Je vous ai annoncé, jeunes Élèves, que la capitale avait à regretter MM. *Jeanroy*, *Geoffroy* et *Maloët*; je dois vous entretenir de ces praticiens distingués. Rien de ce qui honore la médecine n'est étranger à la Faculté, ne peut être indifférent à ses élèves.

Ils ont vécu chacun près d'un siècle, ils ont rempli tous les instans de leur vie médicale par l'exercice des vertus et des talens, leur pratique a été aussi brillante qu'heureuse, leurs derniers jours ont été marqués par des succès; ils n'ont pas cessé un moment d'être entourés de la confiance publique, de l'estime générale, et ce qui est bien plus précieux, ce qui surtout les distingue, ils ont acquis et conservé l'estime et la vénération de leurs confrères.

Vous lirez avec intérêt, vous lirez, autant pour votre instruction médicale que par goût pour les belles-lettres, les ouvrages de *Geoffroy* : son Poème sur l'Hygiène, remarquable par la bonté des préceptes, par

la pureté de la latinité, par l'élégance de la versification; son Traité des Insectes des environs de Paris, et son Traité des Coquilles fluviatiles, qui ont puissamment contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle; ses Dissertations sur les organes de l'ouïe de l'Homme, des Reptiles, des Poissons, qui ont précédé les savans ouvrages que nous possédons sur l'anatomie comparée; ses Constitutions médicales, insérées dans les Mémoires de la Société royale de Médecine, vrais chefs-d'œuvre dans ce genre de travail si utile; enfin son Manuel de Médecine, extrait d'un ouvrage inédit, que M. *Geoffroy*, son fils, se propose de publier.

L'exemple de *Geoffroy* vous prouve que l'on peut se consacrer à la pratique de la médecine, et trouver du temps pour enrichir l'art de guérir du fruit de son expérience; que l'on peut allier la culture des sciences à celle de la littérature.

Au moment où je signalais à votre attention ces patriarches de la médecine, la mort se préparait à enlever M. *Marinier*, aussi recommandable par les qualités de son cœur que par quarante années d'une pratique sage et bienfaisante, et M. *Descemet*, particulièrement distingué par des connaissances étendues en botanique.

Maintenant, jeunes Élèves, que j'ai payé un juste tribut de louanges aux Professeurs dont la Faculté vient d'être privée, aux praticiens que la capitale a perdus; maintenant que je vous ai présenté des mo-

dèles, souffrez que votre ami vous suive dans vos études, dans les épreuves auxquelles vous serez soumis, dans l'exercice d'un art qui doit vous honorer, et que vous vous efforcerez d'illustrer à votre tour.

Ne songez point à vous livrer aux études en médecine, et j'entends par ce mot toutes les parties de l'art de guérir, avant de vous être rendu familières la langue greque et la langue latine, dont vous ajouterez la connaissance à celle que vous devez avoir de la langue de votre pays. Partout l'instruction vous est offerte; l'Université impériale réunit en elle tous les moyens d'études des anciennes Universités; elle les a rassemblés, conservés; elle les fait revivre; elle y a ajouté plusieurs parties essentielles qui y manquaient.

L'Université impériale, par sa constitution, par le nombre et par les fonctions des diverses Facultés qui la composent, est appelée à procurer aux jeunes gens studieux les élémens, les bases solides de toutes les connaissances humaines.

Conçue et créée par le plus grand Monarque de la terre; organisée, dirigée par l'homme de génie qu'il en a nommé le premier Grand-Maître, par les hommes distingués qui forment son conseil, elle accomplira ses hautes destinées.

Ils ne seraient donc plus excusables, les élèves qui se présenteraient à la Faculté de Médecine sans avoir fait de bonnes études classiques.

Ne cherchez point à vous excuser sur ce que vos prétentions se bornent au titre d'Officiers de santé. Docteurs ou Officiers de santé, devez-vous négliger aucun des genres d'études qui constituent le médecin? Quel que soit votre titre, ne serez-vous pas chargés de la santé, de la vie des hommes? et la vie d'un Laboureur à gages, d'un Artisan, d'un Manouvrier, père de famille, dont toute la fortune est dans son travail, peut-elle cesser d'être précieuse? Seriez-vous pardonnables de jouer avec le seul bien du malheureux, avec sa santé?

Peut-être le peu de fortune de vos parens vous ôte-t-il les moyens d'étudier, vous défend-il de penser à devenir docteurs; alors n'hésitez point, prenez un autre état; celui qui se destine à la médecine doit être au-dessus du besoin; s'il est dans l'indigence, qui le sauvera des humiliations? quelle garantie offrira-t-il contre les actions repréhensibles auxquelles sont malheureusement entraînés ceux que la détresse poursuit? comment pourra-t-il conserver la dignité qui ne doit jamais abandonner le médecin?

Je ne vous tracerai point la manière dont vous devez diriger vos études en médecine, les exemples que je vous ai offerts en ont dit assez.

Vous trouvez à la Faculté tout ce qui doit servir à votre instruction, tout ce qui peut exciter votre émulation: leçons dans ses amphithéâtres, dans son jardin de botanique; exercices dans son école pratique, dans

ses laboratoires; études dans sa bibliothèque; objets de méditations et de réflexions dans son muséum; prix disputés dans des concours publics, récompenses solennelles bien propres à vous donner un avant-goût de la gloire.

Ce n'est qu'après avoir fait une ample moisson de connaissances médicales que vous devez commencer à fréquenter les cliniques, et particulièrement la Clinique interne. C'est là que vous apprenez à étudier, à connaître les maladies. C'est là, c'est dans un hôpital, c'est au lit des malades, que vous devenez médecins; là s'évanouissent les prestiges de l'imagination; là tout parle à vos sens, tout frappe votre jugement, tout vous apprend que, si l'ignorance nous laisse errer dans les ténèbres, la science mal appliquée nous éblouit et nous aveugle. Tout vous dit: Ces ouvrages savans, d'une conception brillante, forts de raisonnemens; ces ouvrages qui ont attaché au nom de leurs auteurs une juste réputation, de la doctrine desquels vous avez dû vous pénétrer, dont on ne saurait trop recommander la lecture; ces ouvrages qui vous ont guidés dans vos études, il faut ne vous en souvenir que pour être souvent en garde contre eux, il faut n'appliquer à la pratique les préceptes qu'ils contiennent qu'avec circonspection, qu'avec certitude, que lors qu'ils s'accordent parfaitement avec les signes que vous présentent les maladies soumises à votre observation. Alors toute prévention cesse, toute illusion se dissipe; la précipitation fait place à la

retenue; cette présomption, cette prétention à la scinece, qui s'emparent si facilement des jeunes médecins, se changent en modestie ; tous reconnaissent qu'on n'apprend point l'art de guérir dans les traités de simple théorie, quelque ingénieux qu'ils soient ; que le seul livre à consulter pour pratiquer, c'est la nature, c'est le malade, c'est la maladie ; tout vous dit qu'il n'y a qu'une médecine, celle d'*Hippocrate*, la médecine d'observation.

Sans doute, grâce aux progrès des sciences, de jeunes médecins, des élèves même sont plus instruits que ne l'était *Hippocrate* en anatomie, en physique, en botanique, en chimie : mais cet homme, un des plus grands bienfaits que le ciel ait accordés à la terre, quel praticien n'a pas admiré la profondeur de son génie, ne l'a pas vénéré comme le créateur de l'art et de la science? et, sans parler des médecins étrangers, sans rappeler ici l'opinion des *Boerhaave*, des *Van-Swieten*, des *Sydenham*, des *Stoll;* notre *Fernel*, notre *Baillou*, notre *Rivière*, notre *Bordeu*, notre *Lorry*, honneur de la Médecine française, dont les ouvrages devraient ne point sortir des mains des élèves, et moins encore des mains des praticiens: qu'étaient-ils, sinon des disciples d'*Hippocrate*, les apôtres de sa doctrine? L'empire que s'est créé le divin Vieillard est inébranlable; du haut du trône qu'il s'est élevé sur ses immortels écrits, il voit rouler à ses pieds les systèmes les plus ingénieux, les théories les plus séduisantes. Ces enfans de l'imagina-

tion vont tous se perdre dans l'oubli; l'ouvrage du génie a résisté aux siècles.

C'est entouré de cet imposant cortége de Praticiens, en vivant avec ces morts célèbres ; c'est en présentant la nature aux prises avec la maladie ; en montrant l'art qui tantôt s'en remet à la nature, tantôt agit pour seconder ses efforts, quelquefois juge qu'il ne doit plus compter sur elle, et qu'il est obligé de troubler sa marche pour la régulariser ensuite ; c'est en accumulant les faits, en faisant passer à la clinique un grand nombre de malades sous les yeux; en les observant attentivement, en forçant les élèves à les bien observer eux-mêmes que l'on acquiert le droit de dire à ces jeunes médecins : la médecine existe, ou croyez-y, ou renoncez à l'étudier; si vous n'y croyez pas, ne formez jamais la criminelle entreprise de l'exercer.

A la clinique interne on leur répète : Travaillez pour mériter un jour une réputation solide, et non pas seulement pour faire sonner les trompettes de la renommée ; mais prenez garde, à côté du desir de la réputation un piége est tendu par l'amour-propre ; les jeunes médecins croient ne pouvoir assez tôt paraître sur la scène. Tel a écrit une dissertation pour la Faculté, il y fait quelques corrections, il y ajoute un grand nombre d'articles, heureux encore quand ce ne sont pas des citations ; quelquefois il n'y change rien que le titre, et la donne sous le nom de *Traité*.

Tel autre rêve des maladies, compose des observations, livre le tout à l'impression, et se dit auteur. Tels autres, enfin, prennent le titre de Professeur et font des cours publics, lorsqu'ils pourraient à peine faire à des commençans la répétition des leçons d'un maître.

A la clinique on juge les Candidats qui, dans leurs examens de pratique ou dans leurs thèses, parlent, d'une manière séduisante, sur la physiologie, sur la chimie, sur la médecine; étalent avec beaucoup d'art, quelquefois avec éloquence, les opinions des auteurs modernes, et qui, en même temps, laissent voir qu'ils n'ont jamais puisé dans les sources anciennes, qu'ils n'ont jamais vu de malades, et qu'ils seraient hors d'état de formuler les plus simples médicamens. On fait sentir que, si ces candidats, devenus Docteurs, se dispensaient d'apprendre la médecine qu'ils ne savent pas encore, s'ils portaient auprès de leurs malades cet excès de confiance qu'ils ont en leurs talens, que de victimes ils immoleraient! quels cruels remords ils se prépareraient! Enfin on cherche à convaincre les élèves que tout ce grand appareil de sciences dont nous sommes si fiers, qui nous enfle d'une si puérile vanité, n'a, pour les bons esprits, presque pas avancé la médecine pratique, et que, pour les esprits faux, il l'a réellement fait rétrograder. En veut-on une preuve convaincante, qu'on jette les yeux, d'un côté, sur *Hippocrate*, et les médecins-praticiens qui l'ont pris

pour modèle ; de l'autre, sur l'état actuel de nos connaissances en médecine-pratique. Et l'homme ne doit-il pas sentir humilier son orgueil, lorsqu'il compare le peu qu'il sait à ce qu'il lui reste à savoir, à ce qu'il peut encore apprendre, à ce qu'il ignorera toujours ; parce que, relativement à l'objet de nos études, le plus grand homme, le plus beau génie est encore un être extrêmement borné par la durée de sa vie, et par la mesure de ses facultés intellectuelles.

Mais il faut du délassement à l'esprit. Vous en trouverez dans les exercices du corps, dans la compagnie d'étudians dont la gaieté sera d'autant plus franche, que leurs mœurs seront plus pures, que leur goût pour l'étude sera plus prononcé. Vous en trouverez au milieu des familles respectables dont vous aurez mérité l'estime et la confiance. Mettez à profit les momens de loisir que vous passez dans des sociétés choisies ; tâchez d'y acquérir cette décence qui sied si bien à la jeunesse ; que l'urbanité, la véritable politesse annoncent en vous l'homme bien né et qui a reçu une éducation libérale : qu'elles vous distinguent de ceux dont la rudesse et les formes grossières semblent encore appartenir à cette époque désastreuse de notre histoire, dont l'influence se fit sentir dans les manières comme dans les mœurs de la nation.

Méritez l'amitié des praticiens avancés en âge, vous gagnerez beaucoup dans la conversation de ces livres

vivans ; vous trouverez auprès d'eux la tradition des égards que les jeunes médecins avaient pour leurs vieux confrères, du respect que les élèves portaient à leurs maîtres.

Si vous avez profité de vos études premières, employez votre repos à cultiver la littérature et les beaux arts ; *Apollon*, dieu de la médecine, était aussi le dieu du Parnasse. La vue, l'examen réfléchi de nos établissemens publics, de nos superbes monumens, de nos magnifiques musées, particulièrement celui d'Histoire naturelle, ne sont-ils pas propres à vous délasser de vos fatigues, sans laisser refroidir en vous l'amour de l'étude.

Vous ne sauriez trop orner votre esprit. Souvent, pour faire la médecine du moral, si puissante dans certaines affections et sur certains malades, vous aurez besoin de toutes les ressources que vous procureront des connaissances variées, qui ne deviendront alors qu'accessoires à l'art de guérir. Mais si vous savez faire un juste partage de votre temps, si vous en faites un bon emploi, vous en trouverez pour vos devoirs, il vous en restera pour vos plaisirs.

Mettez de l'émulation dans vos études, ne portez point d'envie à ceux qui vous disputent la palme; si vous obtenez la couronne, recevez-la sans orgueil, que votre plus grande joie naisse de la joie de vos parens : le héros de Thèbes, le modeste *Epaminondas*,

à la vue du trophée élevé à Mantinée, ne pensait qu'au bonheur de sa mère lorsqu'elle apprendrait sa victoire.

Je ne vous dissimule point qu'il est d'autres routes qui mènent promptement soit à une réputation éphémère, soit à une pratique lucrative et même brillante : mais souvenez-vous que le médecin qui prétend trop jeune à la réputation d'écrivain, s'il n'a point le cachet du génie, reste toujours un homme médiocre, et que celui qui n'adore que la fortune, meurt tout entier sans être consolé par l'estime de ses confrères ; il n'emporte de regrets que de ceux qu'il avait séduits.

Vous avez fait preuves de connaissances, de talens, vous êtes docteurs ; vous pratiquez la médecine, vous la professez dignement ; vous vous appuyez sur le témoignage de votre conscience, votre vie n'est qu'une suite d'actions louables; vous obtenez des succès mérités, vous jouissez d'une réputation péniblement, mais justement acquise : vous croyez avoir vaincu les plus grandes difficultés.... C'est là que vous attendent les plus rudes épreuves; c'est pour ce temps de prospérité apparente que votre ami vous a réservé ses conseils les plus importans.

Faites qu'on vous recommande parce que vous vous serez rendus recommandables, ne souffrez point qu'on vous protége.

Une place à laquelle vous convenez vient à vaquer,

gardez-vous d'y prétendre, gardez-vous de la solliciter; que la modestie mette un frein à l'ambition, et lorsqu'un autre y aura été nommé, jugez-vous sévèrement, peut-être reconnaîtrez-vous qu'il en était plus digne. S'il est flatteur d'obtenir une place que l'on mérite, il est plus honorable encore de la mériter que de l'obtenir.

Si la fortune vous accable de ses faveurs, quelque mérite qu'on vous reconnaisse, ne laissez point accumuler sur votre tête tant d'emplois que vous ne puissiez suffire à tous.

Ne négligez pas de vous entretenir au courant des découvertes nouvelles et vraiment importantes, soumettez-les à une critique judicieuse; les médecins peuvent apprendre à tout âge; mais il serait ridicule d'avoir la prétention de tout savoir : contentez-vous d'observer, d'ajouter à votre expérience; faites peu de raisonnemens, n'essayez d'expliquer que ce que vous comprenez.

Quand vous serez avec vos confrères, prenez toujours garde d'avoir tort, quelquefois ne prétendez pas prouver que vous avez raison.

Vous pourrez éprouver l'injustice de vos collègues, certainement vous essuierez celle de vos malades, et plus encore celle des personnes qui les entourent; vous serez atteints par l'ingratitude; sachez, en prenant le devoir pour seule règle de votre conduite, braver tous les efforts injustes; faites le bien, res-

pectez vous, respectez la médecine dans vos confrères, et surtout défendez-vous de la haine, elle est trop pénible.

Vous rencontrerez des envieux, des jaloux, quelques-uns de ces hommes bas et perfides qui commencent par perdre de réputation leurs rivaux afin de les écarter; d'autres, plus dangereux, auront l'air de vous servir pour vous nuire plus sûrement, ils vous plaindront d'avoir échoué dans une tentative qu'ils auront eux-mêmes fait manquer : ne répondez aux uns et aux autres, ne les combattez qu'en méritant de plus en plus l'estime et la considération; ne vous vengez d'eux qu'en les servant si l'occasion s'en présente.

Certaines gens vous attaqueront sous le masque de l'anonyme; que leur lâcheté vous inspire la pitié, riez de leurs vains efforts.

Vous serez en butte aux traits de la calomnie. Il est des hommes assez malheureusement nés pour employer cette arme perfide, nul n'est à l'abri de leurs coups; plus vous approchez d'un mérite éclatant, plus vous pratiquez de vertus : et plus vous vous attirez leur honorable haine. Je ne sais point de moyens de se garantir de ces êtres atroces : mais vous, mes amis, ayez pour la calomnie l'horreur qui lui est due. Le calomniateur est un homme essentiellement vicieux, il est véritablement criminel, plus criminel que l'assassin qui ne vous ôte que la vie.

Jeunes Elèves, la route que je vous indique n'est

point celle de la fortune, je le sais, mais c'est celle de l'honneur. Parcourez-la, elle vous procurera toutes les jouissances intérieures, toutes celles qui flattent l'honnête homme; si vous ne vous en écartez jamais, vous ne mourrez point sans avoir connu le bonheur; et si de grands talens vous distinguent; si des écrits dignes de la postérité vous sont inspirés, vous aurez des droits à une gloire durable. Cos est détruit, la République d'Athènes n'existe plus; *Hippocrate* est resté le prince de la médecine : le règne des Arabes en Espagne est anéanti; les noms de *Rhazès*, d'*Albucasis*, d'*Averrhoès*, sont parvenus jusqu'à nous : des siècles passeront sur les beaux temps de la Hollande, peut-être l'Océan reprendra les plages qu'il avait cédées au Batave; *Boerhaave* s'élevera au-dessus des ruines de sa patrie. Les Empires se précipitent les uns sur les autres; les établissemens sont entraînés dans leur chute; les grands hommes sont immortels; on découvre leurs ouvrages comme on exhume les belles statues, on les expose à l'admiration des siècles à venir.

Je ne vous ai point encore présenté tous les exemples encourageans, tous les sujets d'émulation que j'ai à vous offrir. Pourriez-vous entrer dans nos salles d'assemblées sans être pénétrés de respect à la vue des portraits qui les décorent? Ce que la médecine et la chirurgie ont eu de plus illustre en France vous fait une leçon imposante, vous trace votre devoir.

Considérez les portraits dont la Faculté s'est enrichie l'année dernière, *Chaptal*, *Sabatier*, *Fourcroy*, *Corvi-*

sart, *Thouret* ne font-ils point naître en vous le desir de leur ressembler, l'espoir qu'un jour vous mériterez de trouver place dans cette galerie?

Je ne dois point passer sous silence les dons précieux faits à la Faculté; *Chaudet*, que les arts pleureront long-temps, lui a donné les bustes de *Darcet*, de *Fourcroy*, de *Sabatier:* elle a reçu aussi le buste de *Bichat;* M. *Corvisart*, qui avait fait placer la superbe horloge de Le Paute à l'une des fenêtres du Muséum, a fait graver le beau jeton portant la tête d'*Hippocrate*, et qui se distribue aux actes de la Faculté; il a fait refaire le jeton représentant *Esculape*, qui avait été brisé, et que l'on reçoit dans les séances. Déjà les traits de *Fernel* et de *Paré* brillaient sur les médailles qui vous sont décernées. Ainsi la toile, le marbre, le métal ont consacré des noms immortels, et conservent des traits chers à l'humanité : ils vous rappellent les talens et les vertus de ces hommes qui ont mérité la vénération des siècles, de ceux auxquels les Grecs ont élevé des autels.

Je ne saurais mieux terminer qu'en vous faisant connaître les travaux de la Société de l'École et ceux de la Faculté. Mais les travaux de la Société sont en trop grand nombre pour me permettre de vous en lire seulement les titres (9), je suis forcé de passer a ceux des Professeurs.

Je ne les louerai point de terminer soigneusement leurs cours, de faire leurs leçons avec une scrupuleuse exactitude; d'y attirer l'affluence des élèves; d'y mé-

riter des applaudissemens journaliers par l'excellence des objets qu'ils y traitent, par l'intérêt qu'ils y répandent; ils ne font que remplir dignement leurs obligations.

Je ne parlerai point des nombreux rapports que la Faculté a faits en réponses aux demandes du Gouvernement; c'est encore pour elle un devoir.

Je veux seulement vous entretenir des ouvrages publiés par nos collègues, pendant le cours de l'année, ou des travaux importans qu'ils ont faits.

M. *Bayle*, membre de la Société de la Faculté, a donné des *Recherches sur la Phthisie pulmonaire*, qui avaient été lues précédemment dans les séances de la Société.

M. *Richerand*, professeur, a fait imprimer un nouvel ouvrage : *Des Erreurs populaires relatives à la médecine*. Ce livre est principalement dirigé contre l'opinion universellement répandue, que chacun peut être son propre médecin, et que la médecine est un art en quelque sorte domestique et populaire. Il intéresse à la fois les médecins et les malades.

M. *Sabatier* vient de faire paraître une seconde édition de sa *Médecine opératoire*. On y reconnaîtra un ordre plus méthodique. Il ne commence plus par les opérations qui se font sur le ventre, pour continuer par celles qu'on pratique sur la poitrine, sur la tête et sur les extrémités. L'ouvrage est partagé en six sections, dans lesquelles M. *Sabatier* expose les procédés que l'on doit employer dans le traitement des plaies, des ulcères, des tumeurs; ceux qu'il conseille

pour faire l'extraction des corps étrangers, pour remédier aux vices de conformation qui deviennent causes de maladies, et pour faire les diverses amputations. Le style en est encore plus soigné que dans la première édition. L'auteur y a fait des additions telles, qu'on ne sera point obligé de chercher ailleurs les acquisitions que la science a faites depuis quelque temps; ce traité présente un tableau exact de l'état actuel de l'art opératoire.

Un nouvel ouvrage de M. *Sabatier*! c'est un bienfait pour les élèves; c'est un présent fait aux hommes de l'art. Il semble que ce respectable confrère n'ait acquis un grand nombre d'années que pour mûrir des talens utiles à l'humanité; la nature s'est plue à présenter en lui un modèle d'organisation physique et morale; les glaces de l'âge n'ont refroidi ni son cœur ni son amour pour l'art qu'il a illustré; c'est toujours la même force de jugement, la même pureté dans les idées, la même grâce à les rendre. M. *Sabatier* est un de ces hommes d'un mérite si éminent, si universellement reconnu, que ses contemporains peuvent le louer sans craindre de passer pour adulateurs.

Nos deux collègues, MM. *Percy* et *Des Genettes*, se sont en quelque sorte partagé l'empire, pour faire une inspection dans laquelle la patrie et l'humanité aiment à les suivre. Ici des prisonniers malades sont entassés dans les hôpitaux, les convalescens ne peuvent en sortir à cause d'une nudité presque absolue;

les prisons sont encombrées de maladies terribles, anthrax, fièvres pernicieuses : tous les maux, suites de la guerre et de la misère la plus affreuse, se présentent à leurs regards. Là ils trouvent un climat qui dévore ses habitans ; dans maint endroit, ils voient des jeunes gens mal conseillés qui croupissent dans des dépôts, et feignent des maladies dans l'espoir d'être réformés ; presque partout ils rencontrent de mauvais alimens, des lambeaux pour vêtemens, en un mot, tout ce qui décèle l'odieuse cupidité spéculant sur le malheur des hommes.

Nos collègues sont des anges tutélaires ; tout change à leur arrivée : les hôpitaux les plus insalubres sont visités et réformés ; ils descendent dans les cachots les plus infects, ils y font pénétrer, avec l'air et la lumière, les consolations, les secours de la pitié généreuse. Les malades sont soignés, les prisonniers sont nourris, sont baignés, sont habillés, sont rendus à la vie ; ils sortent de leurs demeures mortifères ; ils ne portent plus l'épouvante dans les lieux qu'ils traversent ; on les fait bivouaquer par le beau temps, et barraquer par la pluie et le froid.

Bientôt on voit les Espagnols se mêler à nos cultivateurs, et démentir par un travail diligent et soutenu la réputation qu'on leur avait faite d'indolence et de paresse ; bientôt nos jeunes Français, rendus à des sentimens dignes d'eux, rentrent dans le chemin de l'honneur.

Les administrations locales et supérieures sont éclai-

rées, l'ordre se rétablit, les abus sont réprimés, les gens de l'art ne sont plus découragés par le chagrin de leur impuissance à faire le bien auquel ils sont appelés ; ils reçoivent de nos confrères des leçons pratiques et d'une saine doctrine ; ils sentent revivre en eux une noble émulation; ils reconnaissent l'ascendant de leurs Professeurs (10).

Qu'on ne dise point que MM. *Percy* et *Des Genettes* n'ont fait que leur devoir d'Inspecteurs généraux. C'est déjà beaucoup que d'avoir, par leurs services précédens, mérité l'honneur d'être chargés d'une mission aussi dangereuse ; mais la manière dont ils l'ont remplie, mais les risques personnels qu'ils ont courus en arrachant des victimes à la mort, en prévenant, en arrêtant des maladies contagieuses qui auraient étendu leurs ravages sur nos contrées, ne leur ont-ils point acquis des titres à la reconnaissance publique, à l'estime de leurs confrères, à l'admiration des élèves ; et ne suis-je pas heureux d'avoir à vous présenter d'aussi beaux modèles à suivre ?

Que dis-je ? C'est vous-mêmes, jeunes Elèves, ce sont vos propres travaux que je veux vous apporter en exemple ; c'est la *Société d'Instruction médicale* qui doit être un objet d'émulation pour tous ceux qui veulent devenir praticiens.

Depuis le 9 prairial an 9 (29 mai 1801), époque de son établissement par l'Ecole de Médecine, jusqu'au dernier août 1810, les membres qui la composent, et qui se succèdent, ont recueilli, sous la direction des

Professeurs de clinique, tant à l'hospice que dans les autres hôpitaux, environ trois mille observations que j'ai toutes revues et classées, dont les extraits sont faits. Vous vous occupez maintenant avec moi à en dresser les tableaux (11).

Quand vous m'aidez dans mes diverses occupations relatives à la société, quand vous répondez à mes soins, quand vous me prouvez, par vos connaissances acquises, que j'ai pu vous être utile, vous me procurez la plus douce jouissance, je suis pleinement récompensé.

Et lorsque, entouré de vous, mes vrais amis, j'offre à la Faculté le fruit de vos veilles, le produit de vos études, lorsque vous obtenez les suffrages des Professeurs; vous semez ma vie de quelques jours heureux, j'allais dire : de quelques jours de gloire.

Aussi quelle fut ma joie quand M. *Corvisart* porta sur vous un regard de bienveillance! Mon ami, Fondateur et premier Professeur de clinique interne, avait si bien organisé l'instruction, que tous les soins de son successeur ont dû se borner à conserver, à entretenir ce qu'il avait créé.

Mais M. *Corvisart*, qui avait trouvé le bonheur au milieu des disciples qu'il formait et qui le chérissaient, ne s'est pas contenté d'avoir intéressé au sort de la Clinique interne le Héros qui gouverne la France; il ne s'est pas contenté d'avoir enseigné la médecine-pratique pendant près de vingt ans; d'avoir consacré à l'instruction des élèves le fruit de sa longue expé-

rience, en publiant son *Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux*, sujet vraiment neuf, et qui a si particulièrement fixé l'attention des maîtres de l'art; d'avoir traduit et augmenté de savans commentaires la *Méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité*, ouvrage de *Avenbrugger*, excellent, mais presque inconnu en France; M. *Corvisart*, pour donner une nouvelle preuve de son attachement aux élèves de la Clinique interne, voulant encourager les membres de la Société d'Instruction médicale, a fondé en leur faveur des prix qui seront décernés le jour de la distribution de ceux de la Faculté.

Chaque année, à l'avenir, quatre des élèves qui se seront voués avec plus de zèle à l'étude, et se seront, pendant au moins un an, fait remarquer dans la Société d'Instruction médicale par une grande assiduité, par le nombre de leurs travaux, et plus encore par un certain degré de perfection qui décèle de vrais talens, obtiendront des médailles d'argent. Une médaille d'or sera réservée à celui qui, pendant deux ans, l'aura constamment emporté sur ses collègues. Ce prix sera remis à une autre année, si l'on juge que personne ne l'ait mérité.

Les vainqueurs seront désignés, comme ils l'ont été cette année, par les membres de la Société; les Professeurs de Clinique interne joindront leur témoignage à ce jugement porté sur des pièces authentiques; ils le soumettront à l'approbation de la Faculté.

M. *Corvisart*, ayant fait cette fondation en l'an 1806, appelle, à la première distribution qui va se faire aujourd'hui, douze des anciens membres de la Société d'Instruction médicale qui, dans l'espace des quatre années précédentes, avaient rempli les conditions imposées; il leur offre à chacun une médaille d'argent.

Quel motif d'émulation dans ces prix dont l'honneur fait le principal mérite! Quel puissant moyen de faire germer le goût de l'étude, la véritable instruction en médecine-pratique! Quelle manière plus sûre et plus flatteuse de désigner à la confiance publique de jeunes médecins dignes des honorables fonctions qu'ils auront bientôt à remplir!.... Mais je dois, Messieurs, me borner à être en ce moment l'interprète des volontés de M. *Corvisart*. Le plus digne éloge que l'on puisse faire d'une belle action, c'est de la faire connaître.

NOTES.

(1) Antoine-François Fourcroy, né à Paris en 1755, de Jean-Michel Fourcroy et de Jeanne Laugier; mort en 1809;

Docteur de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris; Censeur royal; Professeur de chimie à l'École vétérinaire d'Alfort, au Jardin des Plantes (Muséum d'Histoire naturelle), à l'École de Médecine de Paris (Faculté), à l'École Polytechnique, au Lycée (Athénée); Membre de la Société royale de Médecine, de l'Académie des Sciences, de l'Institut national de France, de la Société d'Agriculture, de presque toutes les Sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique;

Membre de la Convention, du Conseil des Anciens; Conseiller d'État à vie; Directeur général de l'Instruction publique; Comte de l'Empire; Commandant de la Légion d'Honneur.

(2) La calomnie a osé accuser *Fourcroy* d'avoir laissé périr *Lavoisier*, de ne s'être pas jeté au-devant des coups que la fortune considérable de ce savant attirait sur sa tête; et même, il faut le répéter, d'avoir applaudi à la perte d'un homme dont le mérite l'offusquait..... Et moi, j'ai vu *Fourcroy*; M. *Vauquelin*, et plusieurs amis intimes que je pourrais citer, nous l'avons vu se livrer au désespoir, lorsque *Lavoisier* allait au-devant de la mort, par son inflexible courage, par son attachement à ses collègues, les Fermiers-Généraux. Nous l'avons vu pleurer sa perte dans un temps où ses propres jours étaient menacés, uniquement pour avoir tenté de sauver son illustre ami, pour avoir prouvé au tyran farouche qui comprimait alors toute la France qu'il commettait un meurtre aussi horrible qu'inutile.

(3) OUVRAGES DE FOURCROY.

Essai sur les maladies des artisans, traduit du latin de *Ramazzini*, avec des notes et des additions.

Leçons élémentaires d'Histoire naturelle et de Chimie, quatre éditions successives.

Mémoires et Observations destinés à faire suite aux Élémens de Chimie.

Principes de Chimie à l'usage de l'École vétérinaire.

L'Art de connaître et d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain.

Entomologia Parisiensis, sive Catalogus Insectorum quæ in agro Parisiensi reperiuntur, secundum Methodum Geofrœnam, *in sectiones, genera, et species distributus.*

Méthode de nomenclature chimique, proposée par MM. de *Morveau, Lavoisier, Bertholet*, et de *Fourcroy*, etc.

Essai sur le phlogistique et sur la combinaison des acides, traduit de l'anglais de M. *Kirwan*, avec des notes de MM. de *Morveau, Lavoisier, De la Place, Monge, Bertholet*, et de *Fourcroy*.

Analyse chimique de l'eau sulfureuse d'Enghien, pour servir à l'Histoire des eaux sulfureuses en général, par MM. *Fourcroy* et *Laporte*.

La Médecine éclairée par les Sciences physiques.

Philosophie chimique, ou Vérités fondamentales de la Chimie moderne, disposée dans un nouvel ordre : trois éditions.

Annotations à l'édition française de *Rollo* sur le diabète sucré.

Tableaux synoptiques, pour servir de résumé aux leçons faites à l'École de Médecine de Paris, pour l'an VIII.

Encyclopédie méthodique. — Partie chimique.

Système des connaissances chimiques et de leurs applications aux phénomènes de la nature et de l'art.

Mémoires, Notices, Expériences, etc., insérés dans diverses collections, ou faisant partie de différens ouvrages, sans ordre de date.

Rapport fait à l'Académie sur la Navigation intérieure de la Bretagne; avec *Bossut, Rochon* et *Condorcet*.

Expériences sur une huile de vitriol fumante de Saxe, et sur le sel volatil concret qu'on en retire par la distillation.

Six Mémoires pour servir à l'Histoire anatomique des tendons, dans lesquels on s'occupe particulièrement de leurs capsules muqueuses.

Mémoire sur la formation et les propriétés du gaz hépatique.

Observations sur un nouveau moyen de se procurer l'espèce de fluide élastique, connu sous le nom de *Mofette atmosphérique*, et sur la production de ce gaz dans les animaux.

Mémoire sur la nature du vin lithargiré ou altéré par le plomb, et sur quelques moyens d'y connaître la présence de ce dangereux métal.

Mémoire sur la combustion de plusieurs corps dans le gaz acide muriatique oxigéné.

Mémoires sur les phénomènes qui ont lieu dans la précipitation des dissolutions métalliques par l'ammoniaque.

Nouvelles expériences sur les matières animales, faites dans le laboratoire du Lycée, et plusieurs Mémoires sur ce sujet.

Observations sur un changement singulier opéré dans un foie humain par la putréfaction.

Mémoire sur la colorisation des matières végétales par l'air vital, et sur une nouvelle préparation des corps solides pour la peinture.

Description et analyse chimique d'une mine de plomb verte, du hameau les Roziers, près Pont-Gibaut en Auvergne.

Mémoire sur les différens états du sulfate de mercure, sur la précipitation de ce sel par l'ammoniaque, et sur les propriétés d'un nouveau sel triple, ou du sulfate ammoniaco-mercuriel.

Observations sur la formation de l'acide nitrique, qui a lieu pendant la décomposition réciproque de l'oxide de mercure et de l'ammoniaque.

Mémoire sur la combustion du gaz hydrogène dans des vaisseaux clos, avec *Vauquelin* et *Seguin*.

Recherches sur la préparation, les propriétés médicinales et l'administration du sel marin calcaire.

Mémoire sur la nature des altérations qu'éprouvent quelques humeurs animales par l'effet des maladies et par l'action des remèdes.

Mémoire sur la nature de la fibre charnue, ou musculaire; et sur le siége de l'irritabilité.

Observations sur le gaz azote contenu dans la vessie natatoire de la carpe, et deux nouveaux procédés pour obtenir ce gaz.

Observation d'une singulière altération du sang par l'effet d'une maladie.

Analyse de la mine de plomb verte, à Erlenbach en Alsace, avec des remarques sur l'Analyse des mines phosphoriques de plomb en général.

Mémoire sur l'action réciproque des oxides métalliques et de l'ammoniaque.

Mémoire sur la précipitation du sulfate de magnésie, ou sel d'Epsom,

par les trois carbonates alkalins ; et sur les propriétés du carbonate de magnésie cristallisé.

Examen chimique de la substance feuilletée et cristallisée contenue dans les calculs biliaires ; et de la nature des concrétions cystiques.

Mémoire sur l'existence de la matière albumineuse dans les végétaux.

Mémoire sur les différens états des cadavres trouvés dans les fouilles du cimetière des Innocens en 1786 et 1787.

Note sur un sable noir et ferrugineux de Saint-Domingue.

Mémoire sur la culture du giroflier dans les îles de Bourbon et de Cayenne, sur la préparation du girofle dans ces îles, et sur sa qualité comparée à celle du girofle des Moluques.

Analyse du quinquina de Saint-Domingue, pour servir à celle des matières végétales sèches en général.

Recherches sur le métal des cloches, et sur les moyens d'en séparer le cuivre, etc.

Examen chimique des larmes et de l'humeur des narines, auquel on a joint de nouvelles considérations sur quelques-unes des maladies auxquelles ces liqueurs donnent naissance ; avec *Vauquelin*.

Mémoire sur les incertitudes et sur les causes d'erreurs qui se trouvent dans la méthode d'essayer les salpêtres bruts par la dissolution saturée du nitre ; avec *Vauquelin*.

Expériences sur le suc qui fournit la gomme élastique.

Note sur la décomposition de l'acide carbonique.

Mémoire sur les phénomènes que présente l'ammoniaque avec le nitrate et le muriate de mercure, et sur les sels triples qui résultent de ces combinaisons.

Analyse comparée des différentes espèces de concrétions animales et végétales.

Examen chimique du cerveau de plusieurs animaux.

Examen des expériences faites en Allemagne sur la prétendue combustion dans le gaz azote, etc. ; avec *Vauquelin*.

Extrait d'un Mémoire d'un chimiste hollandais, sur trois espèces différentes de gaz hydrogène carboné, retirées de l'éther et de l'alcool par différens procédés.

Notice des expériences sur les détonations par le choc ; avec *Vauquelin*.

Deux Mémoires sur un nouveau moyen d'obtenir la baryte pure, et sur

les propriétés de cette terre comparées à celles de la strontiane ; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur l'action spontanée de l'acide sulfurique concentré sur les substances végétales et animales ; avec *Vauquelin.*

De l'application des découvertes récentes sur l'hydrogène sulfuré à la nature de plusieurs médicamens chimiques.

De l'action de l'acide sulfurique sur l'alcool et la formation de l'éther.

Mémoire sur l'urine du cheval comparée à l'urine de l'homme, et sur plusieurs points de physique animale ; avec *Vauquelin.*

Sur l'Application de la chimie pneumatique à l'art de guérir, et sur les propriétés médicamenteuses des substances oxigénées.

Considérations sur les expériences de *Mayow*, faites à la fin du dix-septième siècle.

Mémoire sur l'esprit recteur de *Boerhaave*, l'arôme des chimistes français, ou le principe de l'odeur des végétaux.

Mémoire sur l'analyse des calculs urinaires humains, et sur les divers matériaux qui les forment ; avec *Vauquelin.*

Note sur la nature des concrétions arthritiques ; avec *Vauquelin.*

Deux Mémoires sur l'urine humaine ; avec *Vauquelin.*

Expérience sur la congélation des différens liquides, par un froid artificiel de 40 degrés au-dessous de o du thermomètre de Réaumur ; avec *Vauquelin.*

Observation sur l'identité des acides pyro-muqueux, pyro-tartareux et pyro-ligneux avec l'acide acéteux ; avec *Vauquelin.*

Expériences sur les deux états du phosphate de chaux, sur l'analyse de la base des os, et sur la préparation du phosphore ; avec *Vauquelin.*

Mémoire pour servir à l'histoire de l'acide sulfureux, et de sa combinaison avec les alkalis et la terre.

Examen d'un sable vert cuivreux du Pérou, par MM. le duc de *Larochefoucault*, *Baumée* et *Fourcroy.*

Mémoire pour servir à l'histoire du gaz azote ou de la mofette, comme principe des matières animales.

Analyse du carbonate de baryte, natif d'Alston-Moor.

Mémoires sur les propriétés médicinales de l'air vital.

Mémoire sur la précipitation des sulfate, nitrate et muriate magnésiens

par l'ammoniaque, et sur les sels triples ammoniaco-magnésiens qui se forment pendant cette précipitation.

Observation sur une maladie singulière de la peau.

Deuxième Mémoire sur la matière animale trouvée dans le cimetière des Innocens à Paris. Examen chimique de la matière grasse des cadavres contenus dans les fosses communes.

Lettre de *Fourcroy* à M. *Van-Mons* au sujet de celle de M. *Humboldt*, sur le procédé chimique de la vitalité.

Vues sur l'action médicamenteuse de l'oxigène fixé dans plusieurs substances.

Remarque sur l'extinction du mercure dans diverses substances, et sur l'oxidation qui a lieu par ce procédé employé pour plusieurs opérations pharmaceutiques.

Observations sur la nature du chyle et du chyme.

Expérience sur l'eau des hydropiques.

Note sur le brouillard observé à Paris dans la journée du 22 brumaire an VI

Observations sur la nature et la préparation de la graisse oxigénée.

Réponse de M. *Fourcroy* à M. J. *de Humboldt*, sur son mémoire relatif au procédé chimique de la vitalité.

Examen des expériences et des observations nouvelles de M. *Pearson*, sur les concrétions urinaires de l'homme, et comparaison des résultats obtenus par ce chimiste avec ceux de *Scheele*, *Bergman*, et de quelques autres chimistes français.

Note sur les observations de M. *Payné*, relativement à l'acide benzoïque de l'urine des mammifères herbivores.

Lettre de M. *Fourcroy* à M. *Giobert*, sur des envois de calculs qui ont été adressés à lui et à M. *Vauquelin*, et résultats de leurs travaux sur les calculs urinaires.

Notes et Réflexions sur l'éther préparé à la manière de M. *Dubit*; avec *Vauquelin*.

Nouvelles Expériences galvaniques; avec *Vauquelin*.

Sur les oxides de mercure et sur les sels mercuriels.

Mémoire sur la présence d'un nouveau sel phosphorique terreux dans

les os des animaux, et sur l'analyse de ces organes en général; avec *Vauquelin.*

Notice sur l'alumine de Hall en Saxe.

Mémoire sur le nombre, la nature et les caractères distinctifs des différens matériaux qui forment les calculs, les bézoards et les diverses concrétions des animaux.

Mémoire sur la nature chimique des fourmis, et sur l'existence simultanée de deux acides végétaux dans ces insectes; avec *Vauquelin.*

Recherches chimiques sur le pollen ou la poussière fécondante du dattier d'Egypte, *panix dactylifera;* avec *Vauquelin.*

Observations sur les calculs des animaux comparés à ceux de l'homme.

Analyse de l'eau du grand puits du Jardin des Plantes.

Mémoire sur un nouveau minéral de l'Isle-de-France, reconnu par l'analyse pour un véritable phosphate de fer peu cristallisé.

Mémoire sur les pierres tombées de l'atmosphère, et spécialement sur celles tombées auprès de la ville de l'Aigle.

Analyse de calculs de la vessie urinaire d'une chienne.

Trois Mémoires sur un nouveau métal trouvé dans le platine, etc.

Mémoire sur la nature chimique et la classification des calculs ou concrétions qui naissent dans les animaux, et que l'on connaît sous le nom de bézoards; avec *Vauquelin.*

Expériences comparées sur l'arragonite d'Auvergne, et le carbonate de chaux d'Islande.

Note sur l'existence du phosphate de magnésie dans les os.

Analyse de l'*ichtyophtalmite*; avec *Vauquelin.*

De la nature chimique du blé carié.

Expériences sur une liqueur qui se trouvait renfermée dans le Caoutchouc du *Catilloya elastica* du Mexique, rapportée par MM. *Humboldt* et *Bonpland*; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur la découverte d'une nouvelle matière inflammable et détonnante, formée par l'action de l'acide nitrique, sur l'indigo et les matières animales; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur les phénomènes et les produits que donnent les matières animales traitées par l'acide nitrique; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur l'existence de l'acide urique dans les excrémens des oiseaux; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur le *Guério*, ou sur l'engrais naturel des îlots de la mer du Sud, près les côtes du Pérou.

Expériences sur l'ivoire frais, sur l'ivoire fossile et sur l'émail des dents, pour rechercher si ces substances contiennent de l'acide fluorique; avec *Vauquelin.*

Mémoire pour servir à l'histoire chimique de la germination et de la fermentation des graines et des farines; avec *Vauquelin.*

Notice sur la propriété comparée des six métaux nouvellement découverts dans le platine brut; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur la nature comparée du gaz oxide d'azote, ou de l'oxide nitreux, de M. *Davy*, et du gaz nitreux; avec *Vauquelin* et *Thénard.*

Nouvelle expérience sur le lait de vache; avec *Vauquelin.*

Analyse du *Tabashéer*; avec *Vauquelin.*

Expériences chimiques pour servir à l'histoire de la laite des poissons; avec *Vauquelin.*

Expériences sur l'acide tartareux, et particulièrement sur l'acide qu'il fournit par la distillation sèche; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur des os trouvés dans un tombeau de l'église de Sainte-Geneviève; avec *Vauquelin.*

Analyse du suc de bananier; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur l'analyse chimique de l'oignon; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur l'existence du fer et du manganèse dans les os.

Mémoire sur la combinaison naturelle du tannin avec la matière végéto-animale; avec *Vauquelin.*

Nouvelle expérience sur l'acide benzoïque contenu dans les urines des animaux herbivores; avec *Vauquelin.*

Nouvelles expériences sur l'urée; avec *Vauquelin.*

Mémoire sur l'oxalate de chaux contenu dans les bois; avec *Vauquelin.*

Discours.

Discours sur l'union de la Chimie et de la Pharmacie, prononcé à la Société libre des Pharmaciens, 1776.

Discours sur la mort de M. *Darcet*, membre du Sénat et de l'Institut.

Discours prononcé à la rentrée de l'Ecole de Médecine, 1780.

(4) Pour juger de la bonté de *Fourcroy*, il fallait le voir au sein de sa famille, doux, complaisant, confiant, gai, très-aimant, et singulièrement aimable. Il faudrait, au témoignage de son épouse, de ses enfans, de ses sœurs, de MM. *Vauquelin* et *Laugier*, dont il est aujourd'hui l'objet des regrets les plus tendres, joindre le témoignage de ses parens, de ses amis, qui vivaient dans son intimité; joindre celui de ses collègues de la Faculté, celui des Professeurs du Muséum; je dirais même, celui de toutes les personnes que *Fourcroy* a été dans le cas d'employer, ou avec lesquelles il a eu occasion de traiter dans les nombreuses et importantes places qu'il a remplies.

C'était pour *Fourcroy* un bonheur de pouvoir rendre quelque service. Il ne se contentait pas d'accorder avec grace; il allait au-devant des desirs. Plusieurs de ses confrères se souviennent des reproches obligeans qu'il leur adressait, sur ce qu'ils ne lui avaient encore rien demandé.

(5) *Jean-Louis Baudelocque*, né en 1746, à Heilly, canton de Corby, département de la Somme, mort le 2 juin 1810;

Membre des ci-devant Collége et Académie de Chirurgie; Professeur d'accouchemens à la Faculté de Médecine de Paris; Professeur à l'hospice de la Maternité; Membre d'un grand nombre de Sociétés savantes; de l'ordre des Deux-Siciles.

(6) OUVRAGES DE BAUDELOCQUE.

Principes des accouchemens, espèce de cathéchisme par demandes et par réponses, dont il y a eu trois éditions.

L'Art des Accouchemens, dont la quatrième édition a paru il y a peu de temps.

Collection des Observations recueillies pendant quarante années, ouvrage inédit.... Qui fera jouir le public d'un travail aussi précieux? quel éditeur en enrichira l'art des accouchemens?

Un nombre considérable de *Mémoires*, de *Dissertations*, de *Rapports* insérés dans plusieurs Journaux de Médecine, ou faisant partie des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, ou ayant servi à éclairer la médecine légale.

(7) M. *Michel-Augustin Thouret*, né en septembre 1749, à Pont-l'Evêque, département du Calvados, mort le 19 juin 1810, Docteur-Régent de l'ancienne

Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société royale de médecine; Adjoint à l'Inspecteur - général et Membre de l'ancienne administration des hôpitaux civils et maisons de force de toute la France; Membre du Conseil général d'administration des hôpitaux civils de Paris, particulièrement chargé de l'Hôtel-Dieu et des secours à domicile, et l'un des Administrateurs du Mont-de-Piété; Directeur de l'École spéciale de Médecine de Paris, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris; Membre d'un grand nombre de Sociétés savantes.

Tribun, Législateur, Membre de la Légion d'honneur, Conseiller ordinaire de l'Université impériale.

(8) OUVRAGES DE M. THOURET.

Observations sur les vertus de l'aimant; Mémoires de la Société royale de Médecine, premier volume.

Réflexions sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne; particulier à l'enfant nouveau-né; ou Mémoire sur un nouvel avantage attribué à cette conformation. *Ibid.* troisième volume.

Observations et recherches sur les propriétés médicales de l'aimant.

Mémoire sur le tic douloureux, conjointement avec M. *Andry*. *Ibid.*, cinquième volume.

Recherches sur les différens degrés de compression dont la tête du fœtus est susceptible; ou Mémoire sur les moyens de déterminer avec plus de précision les avantages des différentes méthodes fondées sur cette ressource de la nature dans les accouchemens laborieux, dépendans de l'état de disproportion. *Ibid.*, *ibid.*

Recherches et doutes sur le magnétisme animal. Paris, in-12, 1784.

Rapport sur les exhumations du cimetière et de l'église des SS. Innocens. Paris, in-12, 1789.

Recherches sur la nature de la substance du cerveau et sur les propriétés qu'il paraît avoir de se conserver long-temps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre. Mémoires de la Société royale de Médecine, septième volume.

M. *Thouret* a contribué à beaucoup de rapports sur des objets de l'hygiène publique et de l'hygiène médicale, avec MM. *Lavoisier*, *Vicq-d'Azir*, *Colombier*, etc.

(9) TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE.

1.° *Dépouillement des Procès-verbaux.*

M. *Lebas*, Médecin à Bourges : Mémoire sur les maladies qui ont régné parmi les prisonniers espagnols traités pendant le premier trimestre de 1809, à l'Hospice civil et militaire de Bourges.

M. *Fargues*, Médecin à Auch : Rapport sur les maladies qui ont régné dans cette ville pendant le printemps et l'été de 1809.

M. *Révolat*, Médecin à Nice : Plusieurs manuscrits sous les titres suivans : 1.° Aperçu topographique de la ville de Nice ; 2.° Extrait des Observations médicales recueillies dans le même hospice ; 3.° Notice sur les ravages de la petite vérole et les progrès de la vaccination dans le département des Alpes Maritimes ; 4.° Un état des vaccinations en l'an 9, dans le même département.

M. *Gondinet*, Docteur-Médecin et Sous-Préfet à Saint-Irieix : 1.° Mémoire sur le Melœna atrabilaire des anciens ; 2.° Hémiplégie dont l'auteur s'est guéri en moins de quatre heures.

M. *Nedel*, Médecin de l'Hôpital militaire à Stétin : 1.° Tableau des mouvemens de son hôpital dans le mois d'août 1809 ; 2.° Mémoire sur l'hydropisie.

M. *Gautier*, étudiant en médecine : Manuscrit ayant pour titre : *Recherches anatomiques sur la peau de l'homme.* Il est maintenant imprimé.

M. *Lewcowicz*, chirurgien aide-major à la deuxième légion de la Vistule : 1.° Nouvelle espèce de tenette dont il est l'inventeur, pour extraire la pierre de la vessie ; 2.° Mémoire sous le titre de *Novum auxilium expediendi calculi in collo vesico detenti.*

M. *Esquirol*, Docteur-Médecin : 1.° Mémoire sur l'état des hôpitaux où l'on reçoit les aliénés dans le midi de la France ; 2.° Essai sur les Terminaisons critiques de la manie.

M. *Valentin*, Associé à Marseille : 1.° Notice sur les Eaux minérales des départemens méridionaux ; 2.° Détails sur les derniers travaux du Docteur *Jenner* ; 3.° Observations sur un cas d'éléphantiasis.

M. *Nicod*, Docteur en Chirurgie : Observation sur une tumeur cancéreuse sur laquelle il s'est formé plusieurs cicatrices.

M. *Gardien*, Docteur en Médecine : Notice sur une opération de la section de la Symphise du pubis, pratiquée par M. le Professeur *Dubois*.

M. *Saunié*, Docteur-Médecin à Auxonne, département de la Côte-d'Or : 1.° Mémoire intitulé : *Description des parties génitales externes d'un enfant mâle qu'on pourrait prendre pour un hermaphrodite* ; 2°. Observation sur un cas de phrénésie.

M. *Duval*, Dentiste : 1.° Mémoire sur la consomption dentaire ; 2.° Proposition sur les fistules dentaires ; 3.° Notice sur l'atrophie des racines des dents.

M. *Bry*, Docteur-Médecin à Angers : 1.° Observation sur un testicule furonculeux ; 2.° Observation sur un hypospadias.

M. *Jacques*, Médecin de la grande armée : Mémoire sur les maladies qui ont régné dans l'un des camps pendant l'été de 1808.

M. *Goguelin*, Médecin à Saint-Brieux, département des Côtes-du-Nord : 1.° Histoire d'un sujet attaqué d'éléphantiasis ; 2.° Nouveaux détails sur ce malade.

M. *Bilon*, Médecin à Grenoble : Observation d'un hydrocéphale, dont la tête s'est décollée dans l'accouchement.

M. le Professeur *J. J. Leroux* : 1.° Observation sur un anévrisme du cœur, avec adhérence complète du péricarde : 2.° Observation sur un anévrisme énorme de l'aorte, qui a été s'ouvrir à la partie postérieure de la poitrine.

M. *Raseri*, Médecin des épidémies à Savillano : 1°. Observation sur quelques maladies de l'estomac et du foie ; et sur un anévrisme actif du ventricule gauche du cœur ; 2.° Observation sur un cas de monstruosité d'un enfant nouveau-né ; 3.° Deux Observations, en latin, sur des monstruosités observées chez une jeune fille, et sur différens animaux ; 4.° Réflexions sur différens objets de matière médicale : il propose le *cyperus osculentus*, pour remplacer le café ; 5.° Mémoire en langue latine, contenant plusieurs faits de médecine ; 6.° Observations sur les maladies du cœur.

M. *Le Gallois*, Docteur-Médecin : 1° Expériences faites sous les yeux de la société, de la section des nerfs récurrens, sur trois jeunes chiens, pour prouver que le rétrécissement de la glotte est dû à cette section ; 2.° Il répète ses expériences sur des lapins ; 3.° Note sur l'accouchement dans le cochon d'Inde.

M. le Professeur *Dubois* présente : 1.° Un individu chez lequel il a pratiqué une pupille artificielle avec l'aiguille de *Scarpa* ; 2.° Une autre personne guérie d'un anévrisme de l'artère poplitée, par la compression qu'il appelle *immédiate*. Dans une autre séance, il rend un compte verbal de cette opération. Il nous autorise à consigner ici quelques-unes des réflexions qu'il a faites, et à exposer brièvement le procédé qu'il a employé.

L'amputation du membre proposée pour remédier à l'anévrisme n'a plus de partisans parmi les hommes instruits, excepté quand le mal est à son comble.

La ligature du vaisseau au-dessus et au-dessous de l'anévrisme, la tumeur étant mise à découvert et débarrassée des caillots, a eu quelques succès, mais fort peu ; et cette manière d'opérer a produit des accidens de toute espèce.

La ligature de l'artère au-dessus de la tumeur, sans mettre la maladie à découvert, paraît avoir divers avantages ; mais elle expose essentiellement à la division trop prompte du vaisseau dans l'endroit lié, et par là à des hémorrhagies graves, et même mortelles. Cette ligature interrompt aussi trop promptement la circulation dans le gros tronc artériel, ce qui peut être regardé comme une cause du sphacèle, qui arrive trop souvent après ces ligatures.

Depuis long-temps notre collègue, M. *Dubois*, s'occupait de remplacer ces moyens pour la curation de l'anévrisme poplité, par un autre plus doux, plus exempt de danger, mais beaucoup plus long, la compression médiate de l'artère au-dessus de l'anévrisme, et dans le lieu où l'on fait la ligature à la méthode de *Hunter*. Il a plusieurs fois entretenu la Société de l'Ecole des succès qu'il avait obtenus par ce moyen, lorsqu'il avait rencontré des malades dociles et patiens.

Mais la compression médiate entraîne encore des difficultés, des longueurs, et quelques autres inconvéniens qui lui faisaient desirer un moyen plus simple, plus facile et moins long dans son emploi. Notre collègue croit avoir trouvé ce moyen. Il consiste à mettre l'artère à découvert au-dessus

de la tumeur et à la méthode de *Hunter*, à comprendre l'artère dans une anse de fil en ruban, dont les deux bouts sont passés dans un serre-nœud. Le serre-nœud est placé de manière à toucher simplement l'artère sans la comprimer, et les lèvres de la plaie faite pour la mettre a découvert sont rapprochées et mises dans le contact le plus parfait possible, pour en obtenir promptement la réunion. Des bandelettes d'emplâtre agglutinatif remplissent facilement le but du chirurgien. Aucun bandage qui puisse comprimer le membre n'est appliqué ; le serre-nœud est seulement contenu de manière à ne pas être dérangé. Trois ou quatre jours se passent ainsi, pendant lesquels la plaie faite pour découvrir l'artère se réunit et se consolide. Au quatrième jour l'anse du fil est légèrement tirée sur le serre-nœud, de manière à ralentir seulement la circulation dans le tube artériel, sans l'interrompre ; ce dont on s'assure par l'application de la main sur la tumeur anévrismale, de laquelle on apprécie aisément la force de pulsation. Le jour suivant ou le lendemain, on remarque déjà que les pulsations sont moindres qu'elles n'étaient le jour que l'on avait serré l'artère ; et si, après avoir attendu deux jours encore, on serre le fil de manière à ne pas étrangler entièrement l'artère dans tout son calibre, ce que l'on est le maître de faire en se rendant compte des pulsations qui se font encore sentir dans la tumeur anévrismale, on peut être assuré que deux ou trois jours après, sans toucher au serre-nœud, il n'existera plus de pulsations dans la tumeur anévrismale. Dès-lors on enlève toute pression faite au moyen du serre-nœud et l'on s'assure qu'il n'existe plus de pulsation dans la tumeur. On pourrait retirer le serre-nœud dès ce moment, et même la ligature, en prenant un des bouts et faisant glisser l'autre.

Voilà le procédé imaginé par notre collègue. Je n'entrerai dans aucun développement sur la préférence que ce procédé mérite sur tous les autres. Deux opérations d'anévrisme poplité ont été faites par lui à l'hospice de la Faculté dans l'espace de quinze jours, et toutes les deux avec le succès le plus complet et sans aucune espèce d'inconvénient. Des deux malades, l'un était un domestique italien : il a pu repasser les Alpes un mois et demi après l'opération. L'autre était un employé sur les ports ; il est sorti de l'hospice, guéri après le même temps.

M. *Dubois*, dont le zèle et l'activité égalent la confiance et l'amitié de ses disciples, nous donnera sans doute par la suite un exposé plus exact et plus

circonstancié de ce travail, surtout lorsqu'il se trouvera mieux appuyé par des observations plus répétées et plus soutenues par le succès.

Les deux opérations dont nous venons de parler ont été faites à l'hospice de la Faculté, sous les yeux des étudians ; par conséquent, le procédé est à la connaissance d'un grand nombre de personnes.

Dans le temps même qu'on faisait des préparatifs pour la séance de rentrée de la Faculté, M. *Pelletan* publiait son ouvrage intitulé : *Clinique chirurgicale*, ou *Mémoires et Observations de Chirurgie-clinique, et sur d'autres objets relatifs à l'art de guérir*, 7 vol. in-8.° Je n'en avais aucune connaissance ; ainsi je n'ai pu jouir du plaisir de payer à son auteur un juste tribut de louanges.

La sage érudition, les talens distingués, la longue expérience de M. *Pelletan* sont un sûr garant du mérite de son ouvrage. La Faculté, en rapprochant le travail de ce professeur de celui de M. *Sabatier*, des belles et heureuses observations de M. *Dubois* ; doit se glorifier de voir l'art enrichi par des traités et des expériences si dignes de soutenir l'honneur de la Médecine opératoire en France.

Je regrette bien sincèrement de ne pouvoir rendre compte de tous les ouvrages sur l'art de guérir et sur les sciences accessoires à cet art, qui ont paru dans le cours de l'année dernière. Mais entre tous ceux dont j'aurais desiré faire mention, je dois distinguer la *Nosographie synoptique*, ou *Traité complet de Médecine, présenté sous forme de tableaux; par* J. L. F. Dom. Latour, fils, Docteur en médecine, Professeur de médecine-pratique et d'histoire naturelle médicale, Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu et du Lycée impérial d'Orleans, etc., etc., *première livraison* : *Traité complet des Fièvres.*

Cet ouvrage a exigé de grandes recherches, l'auteur y adopte une excellente méthode ; ses tableaux sont faits avec un ordre et un soin remarquables ; mais il me serait impossible d'en donner ici un extrait qui les fît bien connaître ; je ne puis qu'engager à les lire et à les méditer.

M. *Gendron*, Médecin à Vendôme : Mémoire sur les maladies qui ont régné dans le Vendomois pendant l'hiver et le printemps de 1805.

M. *Cloquet*, élève : Observations, 1.° sur un cas singulier de contusion ; 2.° sur une sorte de tumeur purulente de la membrane pituitaire ; 3.° sur les squirrhes de l'estomac.

M. *Vigné*, Médecin à Rouen : copie des Mémoires qu'il a communiqués à l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Rouen, sur différens sujets de médecine-pratique.

M. *Scapini*, Professeur à l'Ecole de Médecine de Turin : Observation sur une exostose par cause externe.

M. *Duret*, Médecin de la marine, à Brest : Une observation sur un bassin exostosé.

M. *Raikem*, Docteur-Médecin : Observations sur la pneumonie chronique.

M. *Faure*, Médecin à Limoges : Observation sur une opération de la taille vaginale, pratiquée avec succès pour retirer un morceau de bois échappé dans la vessie.

M. *Ange Macari*, Médecin : Observation sur un *beriberi* sténique.

M. *Trehet*, Médecin à Rouen : 1.° Observation sur une tumeur squirrheuse du pylore et l'obstruction du canal choledoque ; 2.° Observation sur le croup chez un adulte.

M. *Billerby*, Médecin à Grenoble : Observation sur un cas d'empième de la poitrine, opéré avec succès d'après une méthode qui lui est propre.

M. *Authariet*h, Professeur de l'Université de Tubinge : Mémoire en latin sur les médicamens qu'on pourrait substituer au quinquina.

M. *Ducastaing*, Docteur-Médecin à Bordeaux : Mémoire sur la délivrance artificielle.

M. *Rechmann*, Docteur-Médecin et conseiller de Cour de S. M. l'Empereur de toutes les Russies : Mémoire sur le sol natal et le commerce de la rhubarbe de Chine.

M. *Gallot*, Médecin à Provins : Observation d'un croup guéri par le sulfure de potasse.

2.° *Articles que la Société a insérés dans son Bulletin.*

1809, n.° XI. Note sur la mort de M. *Fourcroy*.

Discours prononcé aux obsèques de M. *Fourcroy*, par M. *Thouret*.

1810, n.° I. Notice sur la châtaigne du Brésil, par M. le Professeur *Chaussier*.

Extrait d'une observation sur un cancer sur lequel il s'est formé plusieurs cicatrices ; par M. *Nicod*, Docteur en chirurgie.

Extrait d'un mémoire sur l'usure des dents, par M. *Duval*, Dentiste.

Notice sur les eaux minérales de Balaruc, de Digne, de Greoulx et d'Aix, par M. *Valentin*, Docteur-Médecin.

Extrait d'une observation sur un éléphantiasis, par M. *Révolat*, communiqué par M. *Valentin*.

1810, n.° II. Programme d'un concours pour la chaire de maréchalerie et de jurisprudence vétérinaire de l'École impériale vétérinaire de Lyon.

Rapport fait à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, sur un enfant monstrueux, par M. le Professeur *Duméril*.

Notice descriptive sur un individu portant des plaques velues sur la peau, et remuant les omoplates d'une manière singulière.

Rapport fait à la Faculté sur le traitement de l'épilepsie, par un séjour prolongé dans une étable à vaches, par M. le Professeur *Pinel*.

Description du squelette d'un enfant hydrocéphale, offrant une conformation singulière à la partie inférieure du tronc, par M. *Beauchène*, fils.

Description de trois reins réunis, trouvés dans le cadavre d'une jeune femme, par M. *Beauchène*.

N.° III. Extrait de deux observations de M. *Bry*, d'Angers, l'une sur un testicule surnuméraire, l'autre sur un *hypospadias*.

Extrait d'un rapport de M. *Faure*, Médecin à Limoges, relatif à la fièvre contagieuse qui a régné parmi les prisonniers espagnols.

Observation sur un anévrisme de l'artère poplitée gauche, guéri par la compression, par M. le Professeur *Dubois*.

Notice sur la mort de M. *Baudelocque*; discours de M. *Sue* à ce sujet.

N.° IV. Discours prononcé sur la tombe de M. *Baudelocque*, par M. le Professeur *Leroux*.

Extrait d'une observation sur un enfant hydrocéphale, décollé pendant l'accouchement, par M. *Bilon*, Medecin à Grenoble.

Description des parties génitales externes d'un enfant mâle, par M. *Saunié*, médecin à Auxonne.

N.° V. Note de M. le Professeur *Chaussier*, sur l'usage du sulfure alkalin dans le traitement du croup et dans la coqueluche.

Discours prononcé sur la tombe de M. *Thouret*, par M. le Professeur *Leroux*.

Extrait d'une observation sur une hémiplégie rhumatique nerveuse, guérie dans l'espace de quatre heures, par M. *Gondinet*, Docteur-Médecin.

N.° VI. Notice sur la mort de M. *Thouret*.

Un anonyme fait remettre à la Société, par M. le Professeur *Chaussier*, des observations sur le croup.

Arrêté de la Faculté sur les prix fondés par M. le Professeur *Corvisart*, en faveur des Membres de la Société d'instruction médicale.

Extrait d'un second Mémoire sur la carie des dents, par M. *Duval.*

Extrait d'une Observation sur l'éléphantiasis, par M. *Goguelin.*

N.os VII et VIII. M. *Larrey*, Réflexions sur les concrétions cartilagineuses dans les articulations gynglimoïdes, suivies d'une Observation sur une opération pratiquée sur la capsule synoviale du genou d'un militaire, pour extraire une de ces concrétions.

Extrait de quelques Observations sur le squirrhe de l'estomac, par M. *Cloquet*, Élève de l'École pratique.

Extrait d'un Mémoire de M. *Rehmann*, Docteur-Médecin, Conseiller de Cour de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, sur la rhubarbe de la Chine.

3.° *Pièces d'anatomie et Dessins dont la Faculté a enrichi son Muséum.*

3 Novembre 1809. Trachée artère dans l'intérieur de laquelle on voit une fausse membrane, chez une femme de cinquante ans, présumée morte du croup, présentée par M. *Chaussier*, de la part d'un anonyme.

9 Novembre 1809. M. *Valentin*, correspondant à Marseille, deux dessins sur l'éléphantiasis.

23 Novembre 1809. M. *Beauchène*, Prosecteur d'Anatomie à la Faculté : Pièce anatomique, consistant dans trois reins réunis. Déposée à la Faculté.

7 Décembre 1810. MM. *Horeau* et *Mérat*, le crâne d'un Hottentot de douze ans.

Idem. M. le Professeur *Leroux :* Anévrisme considérable de l'aorte, faisant saillie à travers le sternum, pièce préparée par M. *Mérat*, Aide de Clinique interne à la Faculté de Médecine.

11 Janvier 1810. M. *Pinson*, Artiste-Médecin : Pièce représentant une tumeur lymphatique du genou, dont le sujet a été fourni par M. le Professeur *Lallement.*

8 Février 1810. M. *Lemonnier*, le tableau d'un individu qui remue les omoplates d'une façon extraordinaire.

1 Février 1810. M. *Beauchène* : Dégénérescence lardacée du péritoine, modelée par M. *Pinson*.

15 Février 1810. MM. *Jadelot* et *Béclard* : Cœur d'un jeune homme de quatorze ans, dans lequel les ouvertures auriculo-ventriculaires offraient une oblitération remarquable.

1 Mars 1810. Calcul vésical envoyé par M. *Judey*, Médecin à Abbeville.

Idem. Modèle en terre représentant une dislocation des os du métatarse, par le même.

Idem. M. *Chaussier* : Trois fœtus offrant des lésions organiques.

15 Mars 1810. M. *Beauchène* : Vingt-cinq pièces pathologiques représentant différentes lésions organiques.

12 Avril 1810. M. *Pinson* : Anévrisme de l'aorte.

17 Avril 1810. Son Excellence le Ministre de l'Intérieur envoie un fœtus monstrueux.

26 Avril 1810. M. *Beauchène* : Squelette d'un enfant monstrueux, qui a appartenu à l'Académie des Sciences.

10 Mai 1810. Le dessin d'un bassin exostosé envoyé par M. *Duret*, Médecin de la Marine à Brest ; par M. ***.

Idem. M. *Pinson* : Plusieurs pièces d'anatomie pathologique.

Idem. Corps d'un chien desséché en momie, trouvé dans un plancher au Palais du Luxembourg, où il était renfermé depuis *Marie de Médicis*.

Idem. M. le Professeur *Leroux* : Anévrisme qui s'ouvre à la partie postérieure de la poitrine. Pièce préparée par M. *Baron*, aide d'anatomie et de Clinique interne.

2 Août 1810. M. *Saunié*, Médecin à Auxonne : Petite truie monstrueuse, avec sa description.

Idem. Fœtus monstrueux de chien carlin, par M. le Professeur *Duméril*.

17 Août 1810. M. *Beauchène* : quatre séries de Têtes désarticulées, pour les collections de la Faculté.

4.° *Sujets vivans présentés à la Société, et offrant des phénomènes particuliers.*

9 Novembre 1810. Un jeune homme dont toute la peau du dos offre des taches velues très-étendues, et qui, par l'habitude qu'il en a contractée, peut écarter considérablement les omoplates de la colonne épinière.

23 Septembre 1809. M. *Bertin* : Enfant du sexe féminin, qui a un vice de conformation dans les organes de la génération. Ce vice de conformation est dû à une hernie de vessie. M. *Bertin* lit à ce sujet une note explicative.

Le nommé *Briois* est présenté à la Société, et fait devant elle l'expérience de s'introduire dans l'ésophage et l'estomac une baguette longue de soixante-dix-huit centimètres.

5.° *Dons faits à la Faculté.*

Son Excellence le Ministre de l'Intérieur fait présent à la Faculté d'un exemplaire de la Bibliothèque médicale.

M. *Kluyskens*, le premier vol. de sa Traduction de la Zoonomie de *Darwin.*

Collection des Thèses de l'École de Strasbourg, offerte par le Doyen de cette Faculté.

M. *Dutrochet* : Un Exemplaire de son Ouvrage sur l'Harmonie.

M. *Dégérando*, Membre de la Consulte à Rome : l'Ouvrage de M. *Sinibaldini*, intitulé : *Fondamenti di Fisiologia el Patologia.*

M. *Petit-Radel* : Un Exemplaire de sa Traduction, en vers latins, de la portion du Traité de *Longus* le sophiste, recouvrée à Florence par M. *Courier.*

Plus une grande quantité d'Ouvrages imprimés, de Journaux, Mémoires, etc. etc., pour les Archives.

(10) Le département de la Loire, la Zélande, particulièrement l'île de Walcheren, les hôpitaux militaires et les hospices civils et militaires de Middelbourg, d'Anvers, de Malines, de Bruxelles, de Mons, de Valenciennes et de Cambrai, ont été inspectés par M. *Des Genettes* ; tandis que M. *Percy* remplissait les mêmes fonctions à Chartres, à Tours, à Poitiers, à Angoulême, à Bordeaux, à Mont-de-Marsan, à Bayonne ; tandis qu'il visitait la province de Guipuscoa par St.-Jean-de-Luz et Ernani au-delà de la Bidassoa ; ensuite Pau, Tarbes, Auch, Toulouse, Carcassone, Narbonne, Perpignan jusqu'à Figuières en Catalogne, et qu'il revint par Montpellier, Nîmes, Beaucaire, pour rentrer par Périgueux, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Limoges et Bourges.

(11) Le compte que j'ai rendu à l'École de Médecine, le 12 janvier 1809,

n'était qu'une annonce, une sorte d'essai que j'avais fait, de celui auquel je travaille depuis ce temps.

C'est vers la fin de l'an VII (1799), que j'ai commencé à amasser des matériaux pour cet Ouvrage; et depuis près de deux ans, je lui consacre tout le temps dont je peux disposer.

Je possède près de deux mille observations sur des maladies traitées à la Clinique interne, et à l'hôpital de la Charité, par M. *Corvisart* ou par moi, et recueillies par nos Élèves, sous nos yeux, avec soin, avec fidélité, et de la manière la plus authentique. Environ mille autres observations ont été recueillies dans les divers hôpitaux de Paris, par les Élèves qui y sont attachés, et qui sont aussi Membres de la Société d'Instruction médicale.

J'ai fait en partie, et fait faire par mes Élèves les extraits de toutes ces observations; j'ai revu et corrigé ceux que je n'avais pas faits: ce sont ces extraits qui composeront les tableaux que nous dressons maintenant.

Les maladies sont rangées par ordre de matières. Je place en tête le nom que j'adopte, je décris brièvement la maladie; j'y ajoute la synonymie, afin que chacun, quelque méthode nosologique qu'il agrée, puisse trouver ce qu'il cherche. Je rapporte les faits, rien que les faits; ensuite, sur chaque espèce de maladies, je fais des rapprochemens pratiques relativement, 1.° au sexe, à l'âge, au lieu de naissance, aux habitations diverses, à la nourriture, aux vêtemens des malades; 2.° à leur tempérament, leur constitution, leur caractère, leurs passions; 3.° à leur profession, leurs exercices; 4.° à leurs parens, si la maladie est héréditaire; 5.° à leurs maladies antérieures, leurs infirmités habituelles; 6.° à l'invasion des maladies actuelles, les causes, les maladies régnantes; 7.° aux phénomènes remarquables, aux complications, aux dégénérations; 8.° à la terminaison, aux maladies consécutives; 9.° aux désorganisations qu'a présentées le cadavre, si le malade a succombé; 10.° au traitement qui a été employé, à ses effets les plus constans.

Je ne conclus rien de ces faits particuliers pour en établir une théorie générale; je laisse à ceux qui méditeront ces tableaux à en tirer des conséquences.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. SUE,

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE, ET SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE.

MONSIEUR LE GRAND MAITRE,

MESSIEURS,

DANS tous les temps, à tous les âges, l'homme a eu besoin de quelque aiguillon capable d'exciter son émulation et son industrie, et de lui inspirer les moyens de devancer ceux qui couraient la même carrière que lui. De là l'origine des prix institués, en quelque genre que ce soit, pour les beaux-arts comme pour les hautes sciences. Le point d'honneur, l'enthousiasme de la gloire, de cette gloire, le nerf de l'ame, qui la porte à des entreprises louables, utiles et courageuses, ont pu sans doute suffire à l'homme dans

bien des circonstances, et lui suffisent encore (combien d'exemples de nos jours nous pourrions citer!) pour surmonter les obstacles que lui oppose souvent un rival adroit et audacieux; mais quand, dans des combats moins périlleux, quand, dans les assauts du génie seul, dans des discussions où l'art de l'escrime ne sert de rien, on a vu les athlètes ne vouloir pas entrer en lice et se mesurer avec des concurrens, ou qu'ils redoutaient ou qu'ils dédaignaient; alors on a offert, on a attaché un prix à la victoire; alors chacun voyant qu'il fallait ou remporter ou céder ce prix à son rival, tous ont concouru, tous ont redoublé de zèle et de courage, et dès ce moment l'intérêt à produit ce que l'émulation seule n'aurait pas fait entreprendre.

L'Abbé *du Resnel* (1) prétend que c'est l'intérêt de la société qui a fait inventer des prix et des honneurs pour entretenir l'ardeur de ceux qui se sont distingués par les talens de l'esprit. Les détails dans lesquels il entre à ce sujet, les prix décernés chez les Grecs aux jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens, après lesquels les vainqueurs étaient nommés en grande cérémonie, reconduits ensuite en triomphe chez eux; le droit de bourgeoisie accordé par Lycurgue aux poètes qui remportaient le prix aux jeux chytriaques, prouvent clairement l'assertion du

(1) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 13, p. 331.

savant littérateur que nous venons de citer. Les Romains, qui furent long-temps un peuple plus guerrier que savant, qui empruntèrent beaucoup des usages et des coutumes des Grecs, adoptèrent aussi l'institution des prix, plus tard à la vérité, puisque la première trace qui nous en reste a pour date le siècle d'Auguste. Tacite remarque que le peuple assemblé au théâtre fut si frappé de la beauté des vers de Virgile, que tous se levèrent de concert, et lui rendirent des honneurs pareils à ceux qu'ils auraient rendus à Auguste. Mais on ne lit nulle part qu'il y eut alors des prix établis en faveur de ceux qui se distinguaient dans la poésie ou dans l'éloquence. Nous apprenons de l'Abbé *du Resnel*, déjà cité, que si Caligula ne fut pas le premier qui introduisit les prix littéraires à Rome, il fut au moins l'instituteur de ces fameux combats établis à Lyon, auprès de l'autel d'Auguste, et où il y avait des prix d'éloquence greque et latine, fournis aux vainqueurs par les vaincus eux-mêmes, qui étaient encore contraints, dit Suétone (1), d'effacer leurs propres ouvrages avec une éponge, et même avec leur langue, si mieux ils n'aimaient être battus de verges, ou précipités dans le Rhône.

Ne dirait-on pas qu'il n'appartenait qu'aux plus vi-

---

(1) Vie de *Caligula*, chap. 20. *Juvénal*, sat. I.

cieux des empereurs romains d'établir des jeux et des combats littéraires avec des prix, quand on voit Caligula les instituer à Lyon, Néron à Rome pour les jeux Néroniens, et Domitien pour les jeux Capitoliens, qui devinrent si fameux par la suite ?

Mais il était réservé aux modernes d'achever, relativement à l'établissement des prix, ce que n'avaient fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher les anciens. Chez ceux-ci, la distribution des prix se bornait aux beaux-arts et à ceux d'agrément; la nôtre est également applicable à toutes les sciences. Tel a été l'heureux fruit des institutions académiques, tant de celles qui ont embrassé l'universalité des sciences, que de celles qui n'ont eu principalement pour but que de conserver ou rétablir ce que l'homme a de plus cher, la santé, telles qu'étaient l'Académie de Chirurgie, la Société royale de Médecine; telles que sont aujourd'hui les Écoles de Médecine, l'École pratique établie dans le sein de notre Faculté. *Lapeyronie*, *Houstet*, vous qui avez consacré une partie de votre fortune à la fondation de prix en Médecine et en Chirurgie, toute ame sensible et bienfaisante doit éprouver le plus vif sentiment de vénération et de reconnaissance en répétant vos noms. La trace matérielle de vos largesses est effacée et anéantie; puissent ces bustes, exposés à nos regards (1), qui

(2) Les bustes de *Lapeyronie* et de *La Martinière*, placés dans l'amphithéâtre de la Faculté, où se tenait la séance.

rappellent les noms des plus grands bienfaiteurs de la Chirurgie française, en perpétuer le souvenir jusqu'à nos derniers neveux!

Ce que d'un côté on a détruit, l'École de Médecine de Paris s'est fait de l'autre un devoir de le rétablir. C'est à sa bienfaisance que vous devez depuis plusieurs années, jeunes Élèves, la distribution des prix qui va être faite à plusieurs d'entre vous. C'est aujourd'hui la fête de l'émulation et des récompenses ; vous allez recueillir le fruit de vos travaux; vous allez partager le vif intérêt que prend à vos succès l'oracle et le guide de l'Université impériale, son Grand-Maître, celui de l'Art oratoire, et le puissant protecteur de toutes les institutions de l'Empire, qui ont pour objet l'instruction publique.

Mais n'oubliez jamais, jeunes Élèves, surtout vous que nous allons couronner, n'oubliez jamais que vous devez en partie vos lauriers aux efforts des Professeurs de la Faculté pour vous instruire et vous conduire dans les vrais sentiers de la profession à laquelle vous vous destinez. Quant à nous, le prix que nous pouvons, que nous devons en attendre, c'est celui de nous honorer des triomphes de nos Élèves, de les voir parcourir, avec autant de zèle que de succès, la même carrière que nous, et prêts à devenir les dignes soutiens d'un art dont la vie la plus longue de l'homme peut à peine atteindre les limites.

Les Élèves sur lesquels la Faculté appelle les regards

du public, la bienveillance du Gouvernement et la confiance de la patrie, et auxquels la Faculté offre aujourd'hui, en les couronnant, un gage de son estime particulière, sont ceux que je vais proclamer.

Noms des Elèves de l'Ecole pratique qui ont été couronnés dans la séance publique du 14 novembre 1810.

I.re CLASSE.

PRIX D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE.

M. *Lugol* (*Jean-Guillaume-Auguste*) né le 10 août 1788, à Montauban, département du Tarn et Garonne.

Accessit, M. *Bunel.*

PRIX DE CHIMIE.

M. *Gellibert* (*Alexis*), né le 6 décembre 1786, à Ronsenac, département de la Charente, *élève de troisième classe.*

Accessit, M. *Bunel.*

PRIX DE PATHOLOGIE INTERNE.

M. *Lugol*, déjà nommé.

Accesserunt, MM. *Desavinière* et *Bunel.*

PRIX DE PATHOLOGIE EXTERNE.

M. *Bunel* (*Jean-Baptiste-Henri*), déjà nommé, né le 20 août 1783, à Montreuil l'Argillé, département de l'Eure.

II.e CLASSE.

PRIX D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE.

M. *Béclard* (*Pierre-Augustin*) né le 2 octobre 1789, à Angers, département de Maine-et-Loire.

ACCESSIT, M. *Pointe*.

PRIX DE PATHOLOGIE INTERNE ET EXTERNE.

M. *Béclard*, déjà nommé.

ACCESSIT, M. *Pointe*.

III.e CLASSE.

PRIX D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE.

M. *Cloquet* (*Joseph Hyppolite*) né le 17 mars 1787, à Paris, département de la Seine.

ACCESSERUNT, MM. *Mareschal* et *Chomel*.

PRIX D'HISTOIRE NATURELLE ET DE CHIMIE.

M. *Cloquet*, déjà nommé.

ACCESSIT, M. *Pourcher*.

Le Secrétaire a repris la parole, et a dit :

La Faculté voulant donner aux Elèves Sages-Femmes des preuves du grand intérêt qu'elle prend à leur instruction, et récompenser celles qui se sont le plus distinguées cette année, a arrêté que les Élèves Sages-Femmes seraient admises à un examen public, en tel nombre qu'elles se présenteraient. Parmi celles qui ont suivi le cours de M. *Alphonse Leroy*, sept seulement se sont fait inscrire pour concourir, et toutes ont répondu avec méthode et clarté aux diverses questions qui leur ont été faites, tant sur la théorie que sur la pratique des accouchemens. Mais trois surtout ont fixé l'attention et les suffrages des Commissaires de la Faculté, et c'est sur leur rapport qu'elle a décerné à ces Dames une médaille et deux *accessit*. Mais avant de proclamer leurs noms, la Faculté me charge de faire connaître les titres qu'à acquis à son estime et à sa bienveillance Madame *Lemache*, Maîtresse Sage-Femme, qui n'a pas cessé de partager les travaux du Professeur d'accouchemens, qui a constamment dirigé les Élèves, en les instruisant par de fréquentes répétitions et des exercices pratiques.

Les Élèves Sages-Femmes couronnées, sont :

PRIX.

Mademoiselle *Lachapelle* (*Jeanne-Louise*), âgée de vingt-quatre ans, née à Paris, département de la Seine.

ACCESSERUNT, Mesdames *Brécard* et *Jourde*.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

DE LA CLINIQUE INTERNE,

Distribués aux Membres de la Société d'Instruction médicale.

Année 1810.

MÉDAILLE D'OR.

M. *Ratheau* (*Jacques*), né le 18 août 1786 à Enthien, département de la Nièvre, Elève.

MÉDAILLES D'ARGENT. *

M. *Faure* (*Raymond*) né à Marmande, département de Lot et Garonne, le 28 septembre 1786, Candidat, Elève interne dans les hôpitaux.

M. *Mareschal* (*Jean-Marie-Auguste*), né le 22 avril 1785 à Nantes, département de la Loire-Inférieure, Elève.

M. *Modas* (*Pierre-Louis*), né le 25 août à Haute-Cour, département de l'Ain, Elève.

M. *Roy* (*Charles-Louis*), né le 19 novembre 1786, aux Sables d'Olonne, département de la Vendée, Elève.

Années 1806, 1807, 1808, 1809.

M. *Bousquet* (*Joseph-Louis-Auguste*, âgé de vingt-neuf ans et demi, né à Servan, département de l'Hérault, Docteur en médecine, à .....

M. *Campaignac* (*J.-Pierre-Franç.*), né le 20 septembre

* Tous les noms ci-dessous ont été rangés par ordre alphabétique.

1807, à Mangears, département de la Haute-Garonne, Docteur en médecine, élève interne des hôpitaux.

M. *Chamberet* (*Jean-Baptiste-Joseph-Anne-Cléophas-Tyrbas*), âgé de vingt-sept ans, né à Limoges, département de la Vienne, Docteur en médecine; médecin à l'armée d'Italie.

M. *Dubuisson* (*Jean-Baptiste-Remi-Jacquelin*), né le 28 août 1777, à Meulan, département de Seine-et-Oise; Candidat; Membre de pluseurs Sociétés savantes, à Paris.

M. *Ducasse* (*Jean-Marie-August.*), âgé de vingt-sept ans, né à Toulouse, département de la Haute-Garonne, Docteur en chirurgie; Professeur adjoint à l'Ecole de médecine à Toulouse, etc.

M. *Fayet* (*Arnaud*), né le 16 septembre 1782, à Lahosse, département des Landes, Docteur en médecine.

M. *Gaulay* (*Urbain*), âgé de 26 ans, né à Saumur, département de Maine-et-Loire, Docteur en médecine, à Saumur.

M. *Hanin* (*Jean-Louis*) né le 29 août 1782, à Joinville, département de la Haute-Marne, Docteur en médecine, Professeur particulier de botanique.

M. *Lasmèzas* (*Clément-François*), né le 17 avril 1785, à Jegun, département du Gers, Docteur en médecine, à Jegun.

M. *Pariset* (*Etienne*), âgé de quarante ans, né à Grands, département des Vosges, Docteur en médecine; Professeur de physiologie à l'Athénée; Membre du Conseil de Salubrité, etc., à Paris.

M. *Petit* (*Alexis*), âgé de vingt-sept ans, né à Saint-Jean-de-Maurienne, département du Mont-Blanc; Docteur en médec.; Membre du Conseil de Salubrité, à Paris.

M. *Villeneuve* (*André-Charles-Louis*), né le 26 août 1781, à Paris; Docteur en médecine, à Paris.

FIN.